

Sonia
Judith, Vera et Tan
Grisélidis

-TDS : travailleuses, travailleurs du s

Marion
Marianne
Sonia
Judith, Vera et Tan
Grisélidis

TS - TDS : travailleuses, travailleurs du sexe

Pour mon DNA, j'ai écrit un texte basé sur la phrase d'Henri Calet :
« Ne me secouez pas, je suis plein de larmes ».

Après avoir demandé à ne pas trop être brusquée pour comprendre les larmes, j'ai trouvé par chance Grisélidis Réal, qui au travers de son centre de documentation et des personnes qui s'en occupent aujourd'hui, m'ont aidée à comprendre que la deuxième étape était de secouer pour transformer.

Agir pour que les larmes soient plus fortes qu'un seul corps et surtout, résonnent.

Pour trouver comment défendre, communiquer et transmettre.
Pour que quelque chose d'aussi intime que les larmes devienne d'utilité publique.

Que l'intensité avec laquelle elles ont été observées et travaillées contribue à la recherche d'un bonheur complet. Toute sa vie Grisélidis n'a cherché que la liberté, a défendu sa façon de vivre et de voir les choses. Elle a été une voix, aujourd'hui encore, pour tant de prostituées et de marginaux, parce qu'elle a passé sa vie à transformer sa douleur en action et a assumé son besoin de liberté totale, tout en aidant les autres à avoir une vision réaliste de la prostitution.

Malgré tous les obstacles et les coups qu'elle a pris, malgré la maladie et tous les gens qui auraient bien aimé la faire taire à Genève et dans le monde, elle a continué à parler dans des congrès, à rassembler des preuves et des documents sur la prostitution, le cancer, le militantisme et j'en passe.



Marion est archiviste et un soir, elle m'a parlé de son travail pour le fonds d'archives de Grisélidis Réal. Elle m'a montré une photo sur son téléphone de l'enveloppe où Rodwell avait écrit sa promesse de mariage à Grisélidis, en m'expliquant que celle-ci avait, grâce à cette lettre, survécu à son séjour en prison de 7 mois en Allemagne pour vente de marijuana. Rodwell était un soldat noir américain basé en Allemagne.

Marion était passionnée par son travail, par la matière qu'elle devait traiter.

La transmission a commencé ici. Grisélidis a passé sa vie à vouloir transmettre et c'était de ça dont je devais parler.

Il fallait que j'en sache plus sur cette femme qui avait passé les trente dernières années de sa vie à collecter, conserver et trier des documents dans l'intention de créer le premier centre de documentation internationale sur la prostitution, dans son petit appartement des Pâquis à Genève.

Le Centre de documentation Grisélidis Réal qui était sur le point d'ouvrir se situe dans le quartier des Pâquis à Genève, un quartier communautaire et vivant. C'est dans ce quartier que Grisélidis vivait et se prostituait, c'est aussi là que sont les bureau d'Aspasie. L'association Aspasie a été créée notamment par Grisélidis pour protéger les droits des prostituées. Cette association est toujours active aujourd'hui et c'est elle qui a engagé Marion et Séverine pour qu'elles traitent le fonds d'archives militantes de Grisélidis.

En février 2019, peu avant l'inauguration, j'ai été invitée par Marion sur son lieu de travail où j'ai rencontré Séverine Gaudard, son associée. Au préalable j'ai dû faire une demande à Isabelle Boillat, coordinatrice de l'association Aspasie pour pouvoir visiter et regarder les documents des archives de Grisélidis Réal avant leur ouverture officielle.

Je suis entrée dans le Centre, une petite salle avec une vitrine sur l'extérieur où il est écrit en grand « Centre de Documentation Grisélidis Réal ».

C'est un espace lumineux avec à l'entrée les meubles de l'ancien appartement de Grisélidis, trois fauteuils, une table basse, une lampe, une commode.

Une grande étagère murale derrière ces meubles contient toutes les archives de l'association Aspasie, qui n'ont pas encore été traitées par des archivistes.

Au milieu, se trouve une grande table où l'on ne doit rien déposer de liquide s'il y a des documents dessus, avec 6 ou 8 chaises autour. Il y a un ordinateur et une imprimante, avec la base de données des archives AtoM (Access to Memory), les 2 meubles de bibliothèque couleur crème avec les bouquins de Grisélidis et ceux d'Aspasie. Et enfin sur le mur du fond, cachées derrière un grand rideau bordeaux, des centaines de boîtes grises, uniformes avec des numéros dessus. Dans l'angle, une cuisine est à disposition avec beaucoup de couverts, d'assiettes, un frigo et de quoi faire du café. Dans les toilettes, un miroir est posé au sol, les bords sont en bambou et des fleurs artificielles roses collées dessus. À côté de la chasse d'eau, sont posées une boîte de tampons et une eau de toilette pour homme.

Marion me fait du café, essaie de me mettre à l'aise, parce qu'à côté Marianne trie des livres, et Marianne est très impressionnante, elle dégage énormément de force.

Puis Séverine et Marion, sans que je leur pose trop de questions, me racontent l'aventure qu'elles sont en train de vivre. Elles l'illustrent par leurs documents préférés, par l'ouverture de boîtes et la présentation de leur base de données. Elles sortent une immense affiche des années septante de l'association COYOTE - conduite par Margo St-James aux états-unis, Margo a écrit à Grisélidis dans les années huitante au sujet de la lutte pour les droits des « sex workers » -. Elles me parlent de la photocopieuse sacrée de Grisélidis, posée sur une de ses commodes.

Grisélidis mentionne souvent sa photocopieuse dans ses lettres à Jean-Luc Hennig. Elle est son moyen de communication et de révolte. Elle lui permet de faire circuler les informations et surtout de pouvoir constituer des dossiers sur la prostitution, et donc créer des preuves sur le contexte dans lequel elle l'exerce et la façon dont les journaux relaient les informations sur le sujet. Le but étant de briser les tabous et de faire connaître une image réaliste de ce qu'est vraiment le métier de prostituée. A quoi elle ressemble de l'intérieur et non fantasmée par des gens extérieurs.

Marion m'a insufflé le besoin de connaître chaque mot de Grisélidis, parce que l'on a beaucoup parlé de ce mémoire, de la révolte, de la force et de cette photocopieuse qui trône dans cette salle.

La photocopieuse, cet outil de révolte. Elle était dans l'appartement de Grisélidis, vers ses livres, ses bijoux, sa cuisine emblématique où elle répondait aux lettres d'admirateurs, de prostituées, de politiciens, d'étudiants, de clients, d'artiste, de journalistes et de militantes.

La première fois que je l'ai rencontrée, elle était au Centre de documentation Grisélidis Réal, tout au fond de la salle, en train de se baisser pour ranger des livres dans une bibliothèque.

C'étaient les livres de Grisélidis, sa collection personnelle de livres sur la prostitution qu'elle avait recueillis au fil des années. Il y avait aussi ceux de l'association Aspasia. Marianne triait tous ces bouquins pour les mettre à la disposition des futurs visiteurs du centre.

Marianne a travaillé pendant 11 ans à Aspasia auprès des prostituées, je ne sais pas ce qu'elle fait maintenant, je n'ai pas osé lui demander.

Un jour je lui ai demandé si je pouvais la voir pour lui poser des questions. Elle m'a demandé lesquelles et m'a dit que si c'était sur le centre, elle avait écrit un mémoire sur les bienfaits et la nécessité de son ouverture, que je pouvais le lire avant de la voir, histoire de ne pas se répéter. J'ai su à ce moment qu'elle ressemblait à l'image que j'avais de Grisélidis, droit au but, on est dans l'urgence de changer les choses, pas de futilité, juste du travail, de l'action et de l'engagement.

Je l'ai souvent croisée au centre, toujours à essayer d'améliorer l'espace, ranger des chaises, faire fonctionner la photocopieuse - pas celle de Grisélidis -, celle de l'ordinateur sur lequel les archivistes ont créé une base de données répertoriant tous les livres et les archives que Grisélidis a constituées chez elle. Le vernissage officiel a eu lieu en mars 2019. Marianne a beaucoup parlé ce soir-là, c'était émouvant, édifiant et représentatif des besoins et des droits des prostituées.

Marianne a remué ciel et terre pour trouver de l'argent pour qu'Aspasia puisse payer des archivistes qui s'occupent de ce fonds regroupant tous les documents que Grisélidis a collectés pendant presque 30 ans, et les mettre à la disposition du public.

Qu'il existe un lieu où ses livres soient accessibles, que ses meubles puissent recevoir des gens et des discussions dans un endroit vivant.

On a toujours bu le café sur ces fauteuils et cette table basse avec Marion et Séverine avant de commencer à travailler.

Dans le mobilier de Grisélidis, confié à sa mort par ses enfants à l'association Aspasia.

Elle a trouvé de l'argent pour que l'on sorte toute une vie des cartons de banane (cartons de déménagement), pour que le combat de Grisélidis continue et que ce contenu extraordinaire ne soit pas perdu ou éparpillé. Pour que ce trésor atypique puisse continuer à nourrir un débat et rendre compte d'une situation réelle. Il ne fallait pas que les documents soient séparés car ensemble ils sont plus forts et montrent la diversité que peut prendre un combat pour sortir les prostituées des marges - de toutes les marges que l'on peut observer - et avoir un échantillon de tout ce qui semble être tabou dans notre société et provoque l'isolation.

J'ai souvent entendu dire Marianne que Grisélidis Réal était le web avant le web.

Dans son appartement, quand elle ne travaillait pas, Grisélidis lisait des centaines de journaux et découpait tout ce qui parlait d'elle, de la prostitution mais aussi du cancer, du sida. Elle collectionnait des revues et toutes ses correspondances. Elle lisait beaucoup et selon Marianne, à chaque fois qu'un livre lui semblait important, elle courait l'acheter en plusieurs exemplaires pour aller en donner autour d'elle. Pourtant Grisélidis n'avait pas beaucoup d'argent, elle survivait de ses passes et était dépendante du nombre de clients qu'elle recevait. Mais la transmission était plus importante. Les informations devaient circuler. Dans son livre *Les Sphinx*, Jean-Luc Hennig, dans la préface, compare chaque lettre que Grisélidis, lui écrivait à la durée d'une passe. Une écriture brute, précise et directe. On peut y voir une forme d'urgence de délivrer des informations en ne donnant que l'essentiel - tout en gardant sa poésie et sa vision d'artiste.

Marianne m'a raconté qu'à ses débuts à Aspasia, Grisélidis ne lui avait pas très bien parlé (bruits de grognement pour imager la situation) et qu'alors, elle lui a tout de suite dit : « Ecoute Grisélidis avec tout le respect que j'ai pour toi, tu ne me parles pas comme ça. Moi je ne supporte pas ! On peut discuter mais pas sur ce ton-là. » Ce qui fait qu'après on arrivait très très bien à communiquer. Elle aimait bien quand les gens s'affirmaient. Ça c'est une chose très importante chez elle, quand elle n'était pas contente elle pouvait pousser des gueulées, mais elle n'était jamais rancunière et donc ça ne brisait pas la communication. Il y avait des choses bien plus importantes que les chamailleries.

Dans les dernières années de Grisélidis, Marianne essayait de l'aider du mieux qu'elle pouvait en retranscrivant ses lettres et lui apportant des journaux. Grisélidis n'aimait pas les ordinateurs et ne faisait que des lettres manuscrites ou tapées à la machine. Cependant il ne fallait pas lui demander comment elle allait ou mentionner sa maladie sinon elle se mettait en colère, il y avait bien plus important et urgent à faire que de parler d'elle.

C'est donc grâce à Marianne et à l'association Aspasia que le Centre de documentation internationale sur la prostitution Grisélidis Réal a été inauguré le 28 mars 2019, l'année des 90 ans de Grisélidis.

Le mémoire de Marianne qu'elle a fini en 2010, fait partie des archives d'Aspasia qui se trouvent dans la même pièce que celles de Grisélidis Réal. L'association est en recherche de financement pour traiter ce fonds et aussi pouvoir le mettre à la disposition du public. Parce qu'aujourd'hui les archives d'Aspasia ne font pas partie de la base de donnée et ne sont pas encore accessible au public. L'histoire d'Aspasia est liée à celle de Grisélidis et du combat pour la protection des TS.

Il est nécessaire de connaître leurs actions passées pour aider à rendre compte de l'évolution de la situation des TS depuis l'ouverture d'Aspasia. C'est en côtoyant les prostituées que Marianne a pu écrire un mémoire aussi humain, avec de réelles pistes pour passer à l'action. Parce que c'est ce qui est le plus important dans ce combat, l'action : les solutions et les moyens d'apporter de l'aide à toutes ces personnes qui sont entravées tous les jours dans leur métier, par les institutions et souvent leur entourage. Afin de stopper l'exclusion des prostituées en reconnaissant leur activité comme travail avec tous les droits que cela incombe.

Marianne parle d'empowerment, c'est-à-dire le fait de passer du statut de victime à celle d'acteur.

Je voulais discuter avec Marianne, je ne savais pas encore trop de quoi, mais je voulais l'entendre parler du centre, de Grisélidis et de l'association. Elle avait passé 10 ans à travailler sur le terrain, et comme ma première crainte était de ne faire qu'une recherche sur un sujet à sensation, j'avais besoin d'entendre des gens impliqués me parler, je n'étais pas là pour faire de l'appropriation ou parler d'un sujet que j'aurais effleuré au travers de documents.

Marianne m'a dit que l'on pouvait se voir fin août 2019 et que cela tombait bien, Sonia Verstappen une ancienne prostituée belge, anthropologue et militante pour les droits des TS, venait de Bruxelles à cette période-là.

Le 28 août je me suis donc rendue au centre de documentation pour parler avec Sonia et Marianne.

Avant de commencer Sonia a fumé une cigarette devant la vitrine au soleil et elle a dit à Marion qu'elle aurait pu être archiviste aussi, parce qu'elle est patiente et qu'elle garde tout.

Puis on s'est assises, Sonia, Marianne et moi sur les fauteuils de Grisélidis. Heureusement je n'ai eu à poser que quelques questions, elles ont dû sentir que j'étais impressionnée et ont laissé leurs mémoires se dérouler devant moi.

Sonia m'a parlé de l'exigence de Grisélidis, elle sentait que Grisélidis avait beaucoup d'attentes envers elle, car elle aller devoir prendre le relais : continuer à défendre leur métier, à se battre, s'informer, être une voix pour toutes ces femmes. Sonia avait l'impression qu'elle allait décevoir Grisélidis parce qu'elle ne lutterait pas assez fort, ou pas de la manière dont Grisélidis l'aurait fait. Elle croit qu'elle n'a jamais osé la tutoyer.

Sonia a connu Grisélidis dans la maladie, dans l'urgence de pouvoir faire le maximum pour la communauté des prostituées avant que le cancer ne l'emporte.

Quand Sonia parle de Grisélidis, on sent l'admiration envahir la pièce. Lorsque Sonia devait se préparer pour des débats et qu'elle avait l'impression qu'elle n'arriverait pas à tout dire, Grisélidis lui répondait qu'il fallait juste qu'elle dise la vérité, parce que c'était ça le plus important.

Sonia - Elle avait son caractère mais si elle n'en n'avait pas, elle n'aurait pas pu faire ça.

Marianne - Oh oui elle a assisté à des choses terribles.

Sonia - Que ce soit dans son métier ou vie professionnelle ou militantisme. Si t'es pas forte, tu t'écroules.

Marianne - Oui c'est une façon de se protéger, comme les chiens qui aboient.

Sonia - On s'est jamais fâchées, bon des fois je voyais que je l'exaspérais parce que je n'étais pas assez... mais voilà, elle n'a jamais été agressive avec moi.

Marianne - Moi c'est ce que j'ai toujours aimé chez elle, c'est son entièreté, son honnêteté.

Alors elle n'était absolument pas diplomate, beaucoup des gens n'appréciaient pas. Mais moi je trouvais ça plutôt positif.

Sonia - C'est plutôt honnête !

Marianne - Je me souviens une fois, j'avais vu une expo de peinture, je trouvais ça magnifique, j'ai acheté la catalogue et je le lui ai offert. Et elle m' a dit : « Pffff, mais c'est HORRIBLE, ça ne m'intéresse pas. »

Je l'ai repris.

Sonia - Oui alors qu'il y en a qui l'aurait pris et qui aurait pensé la même chose mais ne l'aurait pas dit. C'était assez facile en fait, elle ne baladait pas les gens.

En rebondissant là-dessus, Sonia me raconte la force des discours de Grisélidis dans des congrès ou avec des politiciens. Elle était provocante pour retenir leur attention. Elle commençait pas leur raconter minutieusement comment enculer correctement un homme et puis quand elle avait l'attention, elle pouvait parler de ce qui était important. C'était ça la force de Grisélidis.

Après avoir lu les correspondances de Grisélidis dans ses archives, celle dans ses livres avec Jean-Luc Hennig, son journal de prison et son livre sur son voyage en Allemagne *Le Noir est une couleur*, j'avais déjà pu en apprendre beaucoup sur le monde du militantisme et de la prostitution. Me faire une idée réaliste de ce que Grisélidis a vécu grâce à ses archives, et surtout les descriptions très détaillées de ses passes la nuit et de sa lutte le jour.

Mais bien que Grisélidis ait combattu le manque d'information sur son métier et la stigmatisation des prostituées jusqu'à la fin de sa vie, celle-ci s'arrête tristement le mardi 31 mai 2005 à la suite d'un cancer. Dans *Les Sphinx*, elle raconte depuis son lit d'hôpital l'urgence de finir ce qu'elle a commencé, de créer un endroit qui permette de réunir des documents, dossiers, livres sur la prostitution, puisqu'à son époque - et encore aujourd'hui - tout ce qui se rapproche du domaine du travail du sexe est tabou.

C'est pour cela que le centre de documentation est une nécessité, que Marianne se bat autant. Elle voit que les choses n'ont pas changé, qu'il faut un lieu où l'on peut se documenter sur la prostitution, avoir une vision réelle de ce qui se passe. Un endroit neutre où l'histoire peut rencontrer le débat et la discussion, le témoignage et l'action.

Car même si Grisélidis a fait énormément pour la reconnaissance des prostituées et surtout pour rendre compte de son métier, la lutte est loin d'être terminée, les travailleur.se.s du sexe se font toujours isoler, mettre sous silence et tuer.

Il est important pour moi en tant qu'artiste de ne pas prendre la parole de quelqu'un d'autre, de parler de ce que je connais, de ne pas vouloir juste trouver un sujet à sensation et l'exploiter. Ainsi, pour ce mémoire il me semblait primordial de relayer une parole. De devenir une alliée en m'instruisant et en allant chercher les informations vers les personnes concernées.

J'ai trouvé des personnes fantastiques qui continuent le combat de Grisélidis, bénévolement, avec comme médium de diffusion Instagram. Elles sont courageuses parce qu'il y a plein de gens sur cette plateforme qui les dénoncent pour « contenus indésirables » ; elles se font donc mettre dans l'ombre (« shadowbanned » mettre dans l'ombre, bannie) par Instagram voire même supprimer leur compte. Elles sont signalées parce qu'elles parlent de sexualité, de prostitution vue depuis l'intérieur et pratiquée avec consentement. Je ne les ai pas rencontrées physiquement, je les ai juste suivies avec attention par le biais de leurs comptes éducatifs et révolutionnaires.

Judith est « pute d'utilité publique », travailleuse du sexe, elle milite pour ses droits et ceux de ses collègues de pratiquer leur métier en sécurité et sans entrave de la justice, par le biais de son compte @tapotepute. Judith ne s'appelle pas vraiment Judith, elle a juste décidé que l'on pouvait l'appeler comme ça. Elle défend une cause et pense qu'il faudrait que chaque personne ait une pote pute pour mieux comprendre le monde des TDS.

Le compte de Judith informe sur son quotidien de prostituée queer, sur les nouvelles lois françaises de pénalisation des clients, sur les clients, sur comment aider les prostituées. C'est un long travail d'éduquer les gens sur un sujet si sensible. Tous les lundis, elle fait une FAQ. Elle nous aide à changer notre vocabulaire et surtout notre façon de voir les choses.

Vera est travailleuse du sexe sur internet (TS virtuelle), elle fait des stories et parle face à la caméra de féminisme, des ses collègues, du respect envers son métier et sa vie privée. Elle ne donne pas son vrai nom mais on peut voir son visage, mais surtout son désir et de communiquer et d'éduquer les gens depuis son compte.

Tan est la fondatrice d'@assopolyvalence et @par.et.pour, comptes Instagram et Facebook. Elle est « sex positive anthroposexologist », c'est écrit dans sa bio. Elle est aussi travailleuse du sexe. Sur son compte « Par et pour » elle recueille des témoignages de travailleur.se.s du sexe parce que ces personnes sont majoritairement mises sous silence par la société et que le silence tue.

Elle participe à diffuser la parole des personnes concernées.

Ces femmes sont courageuses et travaillent énormément pour éduquer la société au travers des réseaux sociaux en espérant pouvoir faire bouger les choses. Mais pour y arriver et continuer à trouver du temps pour créer du contenu, aller chercher des témoignages et les retranscrire, ces femmes ont besoin d'argent pour payer leur loyer, leur facture et manger.

Le travail du sexe rapporte de l'argent lorsqu'il n'est pas contrôlé par l'Etat qui rédige des lois qui mettent les travailleur.se.s du sexe dans des situations précaires et dangereuses.

Vous vous imaginez voir des hommes tous les soirs, enfin souvent les week-ends, la plupart du temps ivres et pas très propres ? Coucher avec eux chaque nuit et les écouter raconter leurs vies, les observer pour bien faire son travail et se souvenir de ce qu'ils apprécient, de comment ils aiment être touchés pour qu'ils reviennent et que vous puissiez gagner assez d'argent pour payer votre loyer, votre encre et le papier pour votre photocopieuse. Cette même photocopieuse que vous utilisez sans relâche la journée pour éduquer les gens sur ce que vous faites la nuit, pour que l'on ne vous traite pas comme une victime qu'il faudrait sauver.

Vous accueillez chez vous des universitaires, des journalistes, des artistes pour parler de ces nuits, de cet argent, de votre corps et de la façon dont vous l'utilisez. Et quelque part, vous vous demandez dans un coin de votre cerveau pourquoi alors l'épicier de votre quartier ne reçoit pas lui aussi des gens qui prennent des notes sur sa façon de gérer son commerce ?

Oui, d'accord, vous faites quelque chose de plus intime, vous voyez les hommes au coeur de leur vulnérabilité et vous essayez de les comprendre mais aussi de vous protéger pour ne pas vous faire tuer. C'est vraiment un métier compliqué et intense, mais vous l'aimez et vous avez choisi de le faire.

C'est la partie la plus connue de Grisélidis, la prostituée, celle qui a rendu public sa liste de clients dans « Carnet de bal d'une courtisane ». Des fac-similés de son petit carnet noir où elle écrivait en détails les envies et besoins de ses clients.

La femme scandaleuse et provocante qui a défié la cité de Calvin jusqu'au bout.

Qui a parlé de son travail avec amour mais aussi avec dégoût. Qui ne s'est jamais satisfaite d'une seule boîte, d'une seule étiquette. Elle était entière et honnête jusqu'au bout.

La diversité des sujets présents dans les documents qu'elle a réunis le prouve.

Elle était prostituée, écrivain et peintre, c'est ce qui est écrit sobrement sur sa tombe au cimetière des Rois à Genève. Même après sa mort, elle a milité. Ses enfants ont réussi à la faire enterrer en 2009 dans ce cimetière réservé au panthéon genevois. Un cimetière rempli de corps d'hommes.

Elle voulait que l'on danse, fasse la fête et baise sur sa tombe.

Dans beaucoup d'interviews ou d'émissions sur elle, j'ai entendu les hommes la décrire comme indéfinissable car elle était beaucoup de femmes à la fois. Qu'elle était imprévisible et libre, mais qu'elle n'agissait que par désir, le désir des hommes. Dans tout le parcours que j'ai fait depuis février 2019, je n'ai pas vu que ça. J'ai lu une femme décidée à être une femme avec tout ce que cela implique, être un humain humaniste jusqu'au bout, sans concession, ni demi-mesure et rendre ses actes publics. Pas seulement par intérêt personnel mais par besoin de liberté. Ça ne faisait pas d'elle une folle pour autant.

Elle a décrit dans ses livres ses pensées, son corps, ses amours, ses colères, ses repas, sa façon de se laver, sa famille et j'en passe. Son amour pour les tziganes, leur musique, leur danse et leur liberté. Elle était fière de pouvoir se dire tzigane parce qu'ils étaient libres, nomades et aussi marginalisés par la société, comme elle. Traqués par la police parce que leur mode de vie ne convenait pas à la morale. Elle a été soutenue par une famille tzigane, Sonja et Tata, lorsqu'elle était en Allemagne. Ils sont toujours restés dans son cœur. Elle est retournée les voir plusieurs fois.

Son fils Igor Schimeck dans une émission radiophonique rediffusée il y a peu de temps sur France Inter, dit de sa mère qu'elle attachait énormément d'importance à son apparence, qu'elle ne voulait pas qu'on la voie sans maquillage, c'était sa signature. Elle embrassait ses origines tziganes (dont Igor doute) avec sa façon de s'habiller, flamboyante mais toujours avec des habits venant de friperies. Grisélidis avait toujours de belles boucles d'oreilles, elle en parle dans ses livres, elles les nomment et ont toutes une histoire. Marion m'en a montré quelques-unes le premier jour où je me suis rendue aux archives. Avec les paniers de ses petits chiens, qu'elle emmenait partout à Genève.

Il était important pour Grisélidis de montrer au monde qui elle était jusqu'au bout des ongles. Dans le film *Belle de nuit*, de Marie-Eve de Grave, on la voit répondre à une carte postale de Jean-Luc Hennig sur son lit d'hôpital, elle a du vernis à ongles, des bagues, des boucles d'oreilles et son trait d'eye-liner.

J'ai rencontré une militante qui m'a emportée dans son combat, parce que les femmes ne sont toujours pas libres de faire ce qu'elles veulent de leur corps aujourd'hui, que la sexualité est toujours taboue et tue chaque jour (féminicide, viol, etc.).

J'ai rencontré des prostituées qui m'ont emmenée dans ce monde que je ne connaissais pas et m'ont appris à le respecter.

J'ai lu la peintre, écrire son journal de prison pour survivre et relater ce qu'elle observait du système carcéral et de toutes ces femmes avec lesquelles elle a cohabité pendant 7 mois.

Elle raconte si bien ses peintures que l'on n'a pas besoin de les voir pour les ressentir.

Et j'ai eu la chance de pouvoir voir son travail d'archiviste, Marion m'a dit qu'elle « classait de manière émotionnelle ces documents », et c'est là que j'ai su que c'était une œuvre.

A mes yeux chacun de ses gestes était fait avec une attention particulière. Celle de créer pour démontrer.

Elle n'était pas juste un personnage, elle a utilisé son corps comme médium pour transmettre, soigner et transformer sa douleur. Parce que sa force vient du fait qu'elle ait assumé chacun de ses gestes, qu'elle en ait parlé et qu'elle ait transformé sa vie en quelque chose de plus grand. Si elle s'est battue, ce n'est pas que pour elle, c'était pour stopper l'hypocrisie générale et si elle a écrit avec autant de force et d'authenticité, c'était pour cracher la douleur, pour la regarder de loin, la comprendre et avoir de la place pour vivre d'autres amours.

Grisélidis n'a, il me semble, jamais dormi. Elle travaillait la nuit et découpait des articles de journaux la journée. Elle les collait ensuite sur des feuilles, mettait du tipex sur les bords pour éviter les taches et les photocopiait en plusieurs exemplaires dans le but de créer des dossiers. Pour les envoyer à des associations, des universités, des comités. Elle a énormément lu, elle allait toujours chercher l'information, la connaissance, pour mieux raconter, convaincre, se défendre, écrire ou se battre.

Grisélidis m'a fait mettre des mots sur mon féminisme, sur mon engagement en tant qu'artiste.

Elle a parlé d'elle, de son quotidien de ce qu'elle connaissait pour mieux défendre son humanisme. Elle faisait dans le local en aidant ses collègues, en changeant les choses à Genève en ne faisant les choses qu'à sa façon. Mais surtout elle a agi. Elle a crié dans des congrès, elle a présenté son visage et sa voix devant le monde avec intelligence et provocation, en espérant briser le secret et les tabous.

Je pense sincèrement que le fait d'avoir documenté sa vie, ses gestes et le contexte dans lequel elle vivait pendant 30 ans, d'avoir écrit des lettres aux activistes et abolitionnistes du monde, de les avoir photocopiées pour garder des traces de sa vérité, de ses mots et pour les distribuer dans la rue, c'est le geste d'une artiste.

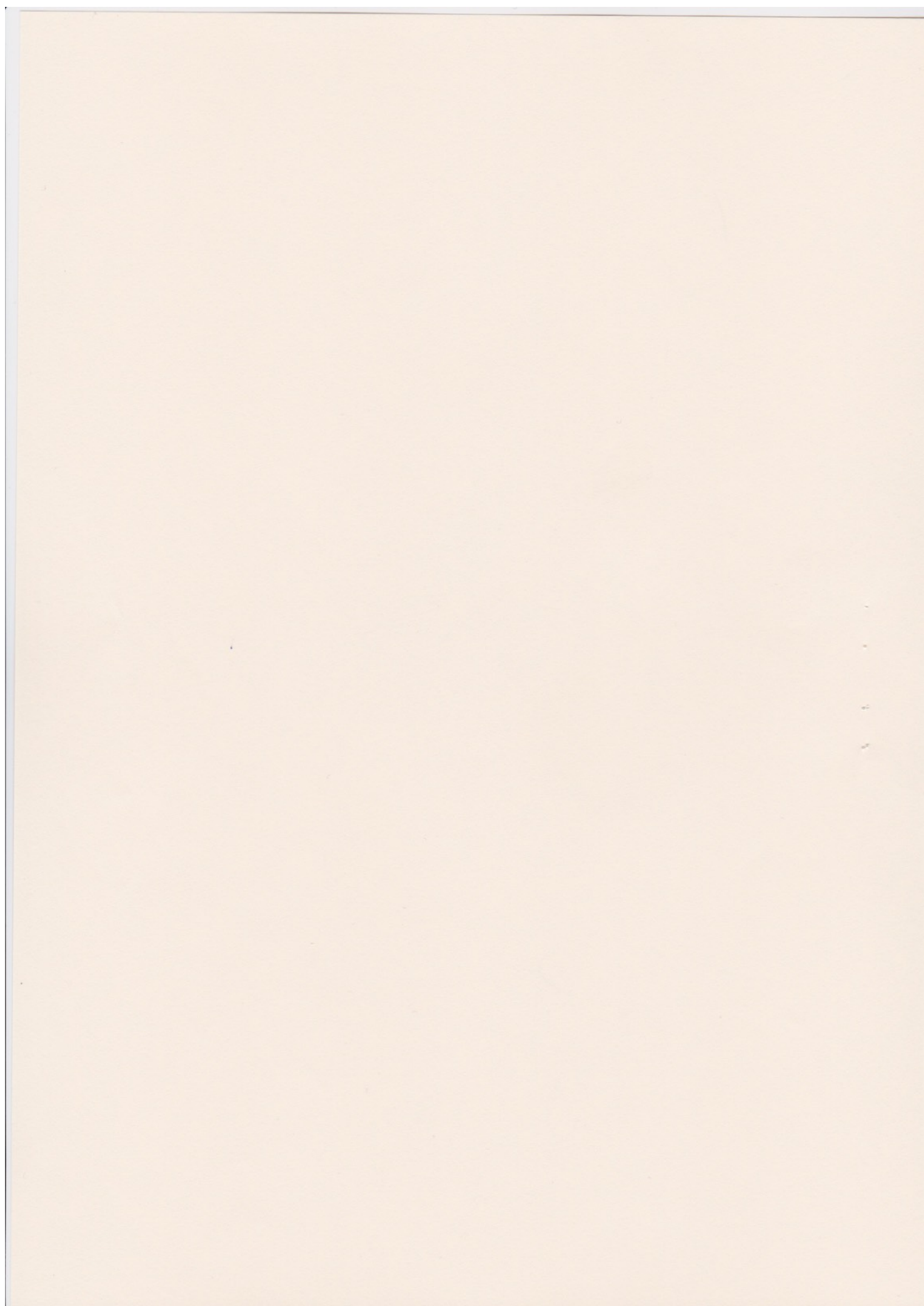
Grisélidis a passé sa vie à créer, avec ses peintures, ses livres mais aussi dans son combat pour tous les marginaux et dans SA façon de vivre, de respirer, de se montrer.

Grisélidis dans son petit appartement des Pâquis, avec sa photocopieuse, sa musique et ses boucles d'oreilles, recevant dans sa cuisine des étudiants.es pour leur parler de la prostitution, écrivant des lettres à Jean-Luc Hennig auquel il ne répondait jamais.

Dans Belle de nuit, on la voit parler et danser. On voit ce que l'on a lu dans ses livres et ça arrache des larmes, parce qu'on entend exactement ce qu'on a lu dans Le noir est une couleur, Suis-je encore vivante ?, La Passe imaginaire et Les Sphinx.

« Dès le mois de novembre 2019, le Centre Grisélidis Réal est ouvert au public tous les mardis après-midi de 14h à 17h ou sur rendez-vous. »

www.aspasie.ch



*Je voulais faire quelque chose de ces archives mais ce sont ces
archives qui ont fait quelque chose de moi.*

«Grisélidis Réal

(1929-08-11 - 2005-05-31)

Biographical history

Grisélidis Réal est née le 11 août 1929 à Lausanne, en Suisse. Enfant, elle vit plusieurs années en Egypte puis en Grèce, suivant son père directeur de l'école suisse. A la mort de ce dernier, en 1935, elle retourne en Suisse avec sa mère et ses deux soeurs. En 1949, elle est diplômée de l'école des arts décoratifs de Zürich, et épouse Sylvain Schimek, dont elle divorce peu après. Elle donne naissance à quatre enfants, de trois pères différents : Igor en 1952, Léonore en 1955, Boris en 1956 et Aurélien en 1959. En 1961, elle part pour Munich avec Léonore et Boris, pour suivre Bill, étudiant en médecine schizophrène. Sans le sous et devant subvenir aux besoins de ses deux jeunes enfants, elle commence à exercer la prostitution. Après sa séparation d'avec Bill, elle fait en 1962 la rencontre de Rodwell, soldat noir américain, avec qui elle vit une aventure brève mais passionnée. Emprisonnée en 1963 pour trafic de marijuana, elle ne peut suivre Rodwell qui rentre aux Etats-Unis. A sa sortie de prison, Grisélidis Réal rentre en Suisse et reprend son activité de prostituée. Elle s'interrompt momentanément en 1969, pour se consacrer à l'écriture. Après un séjour de plusieurs mois à Tunis, en compagnie d'un amant ancien prisonnier, elle s'installe entre Paris et Genève. En 1974 paraît "Le noir est une couleur", racontant ses aventures munichoises. En 1975, elle rejoint la révolte des prostituées françaises, en lutte contre les répressions policières, et en 1977, de retour en Suisse, à Genève, elle reprend le travail du sexe tout en continuant ses activités militantes. Elle organise plusieurs conférences et congrès, tant à Genève qu'à l'international, et entretient une correspondance avec les grands mouvements de lutte pour les droits des travailleurs et travailleuses du sexe. Elle crée, dans son appartement, le "Centre de documentation international sur la prostitution", et rassemble de nombreux documents et dossiers thématiques. En 1991 paraît "La passe imaginaire", fruit de sa correspondance avec l'écrivain français Jean-Luc Hennig. En 1995, Grisélidis Réal prend sa retraite. Elle décède d'un cancer le 31 mai 2005. En 2009, sa dépouille est transférée au cimetière des Rois, où reposent les grands magistrats et personnalités importantes de Genève. Certains de ses autres textes sont publiés à titre posthume : "Les Sphinx" en 2006, "Suis-je encore vivante ? Journal de prison" en 2008 et "Mémoires de l'inachevé" en 2011.»

Biographie de G.R. empruntée sur la base de donnée en ligne des archives.

Bibliographie

REAL Grisélidis

Le noir est une couleur, Paris, Éditions Balland, 1974 ; Lausanne, Éditions d'en bas, 1989; Paris, Éditions Verticales, 2005.

La Passe imaginaire, Vevey, Éditions de l'Aire/Manyà, 1992 ; Paris, Verticales, 2006.

Les Sphinx, Paris, Verticales, 2006.

Suis-je encore vivante ? Journal de prison, Paris, Verticales, 2008.

PICARD Mathias, Jeanine, Paris, L'Association, 2011

GUIBERT Hervé, Suzanne et Louise, 1980 ; Paris, Gallimard, 2019

AULT Julie, *Tell it To My Heart : Collected by Julie Ault*, vol I, Hatje Cantz, Ostfildern, 2013

Documents Fac-similés - Photographie

Fonds, Archive - Centre de documentation Grisélidis Réal -Rue Jean-Charles Amat 6 1202 Genève

Webographie

Association Grisélidis : <http://griselidis.com>

Strass Syndicat : <http://strass-syndicat.org>

Association Aspasia :

- <https://www.aspasie.ch>
- <https://www.aspasie.ch/activites/centre-griselidis-real/>
- Fond de documentation internationale sur la prostitution
<http://archives.aspasie.ch>

Article

Radio télévision suisse romande :
<https://www.rts.ch/info/culture/10328061-les-archives-militantes-de-la-prostituee-griselidis-real-ouvertes-au-public.html>

Abolitionisme

Osez le féminisme ! : <https://osezlefeminisme.fr/osez-le-feminisme-devant-le-conseil-constitutionnel-nabrogepas/>

COYOTE - Margo St-James

<https://www.nswp.org/timeline/event/coyote-founded-california>

Sonia Verstappen

<https://brusselsisyours.com/sonia-verstappen/>

Jean-Luc Hennig

- <https://www.franceculture.fr/emissions/une-vie-une-oeuvre/griseli-dis-real-ecrivain-peintre-et-prostituee>
- https://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Luc_Hennig

Haris Epaminonda

- The Archive as a Space for Negotiating Identities: Defying 'Cypriotness' in the Work of Haris Epaminonda and Christodoulos Panayiotou - https://www.researchgate.net/publication/273890196_The_Archive_as_a_Space_for_Negotiating_Identities_Defying_'Cypriotness'_in_the_Work_of_Haris_Epaminonda_and_Christodoulos_Panayiotou

Marvin J. Taylor, Julie Ault

- Active Recollection

Marvin J. Taylor in conversation with Julie Ault

https://whitney.org/uploads/generic_file/file/949/ault_taylor_final.pdf

Instagram

Judith - @tapotepute

<https://www.instagram.com/tapotepute/>

Tan - @par.et.pour

<https://www.instagram.com/par.et.pour/?hl=fr>

Vera - @veraflynndoll

<https://www.instagram.com/veraflynndoll/>

Facebook

Tan - <https://www.facebook.com/Paretpourtds/>

Video

- RTS Grisélidis Réal : <https://notrehistoire.ch/entries/rgVBOvkrWDO>

- NOUVO RTS : <https://www.rts.ch/play/tv/nouvo-news/video/griseli-dis-real-ses-combats-au-grand-jour?id=10327517>

- ARTE Grisélidis Réal, une courtisane libertaire : <https://www.youtube.com/watch?v=OtugD5LOFZI>

- La prostitution, quel bordel ! : <https://www.youtube.com/watch?v=OvmB3TeldK4>

Filmographie

Film documentaire

ANTILLE Emmanuelle A Bright Light - Karen and the Process, 94mins, 2018

DE GRAVE Marie-Eve, Belle de nuit, 74mins, 2016

Entretien

Sonia Verstappen et Marianne Schweizer - Août 2019

Marion Destraz - Février 2019 / Novembre 2019

Séverine Gaudard - Février 2019 et Octobre 2019

Mémoire

SCHWEIZER Marianne, Centre Grisélidis Réal - Documentation internationale sur le prostitution, Haute Ecole de travail social et de la santé, Master of Advanced Studies en action et politiques sociales, Lausanne, septembre 2010

GUISADO Patricia, QUINTAJÈ Doris, THULI Mila, Conceptualisation pour la mise en place du Centre d'information : Grisélidis Réal - Documentation internationale sur la prostitution, Volume I - Travail de Bachelor, Haute Ecole de Gestion Genève (HEG-GE) Filière Information documentaire, Genève, 2009

Citation

CALET Henri, Peau d'ours, éd. Gallimard, Paris, 1958

Mémoire

SCHWEIZER Marianne, Centre Gésédis Réel - Documentation internationale sur la prostitution, Haute Ecole de travail social et de la santé, Master of Advanced Studies en action et politiques sociales, Lausanne, septembre 2010

GUSSAGO Patricia, QUINTALÉ Doris, THULI Milla, Conceptionnalisation pour la mise en place du Centre d'information : Gésédis Réel - Documentation internationale sur la prostitution, Volume I - Travail de bachelier, Haute Ecole de Gestion Genève (HEG-GE) Filière information documentaire, Genève, 2009

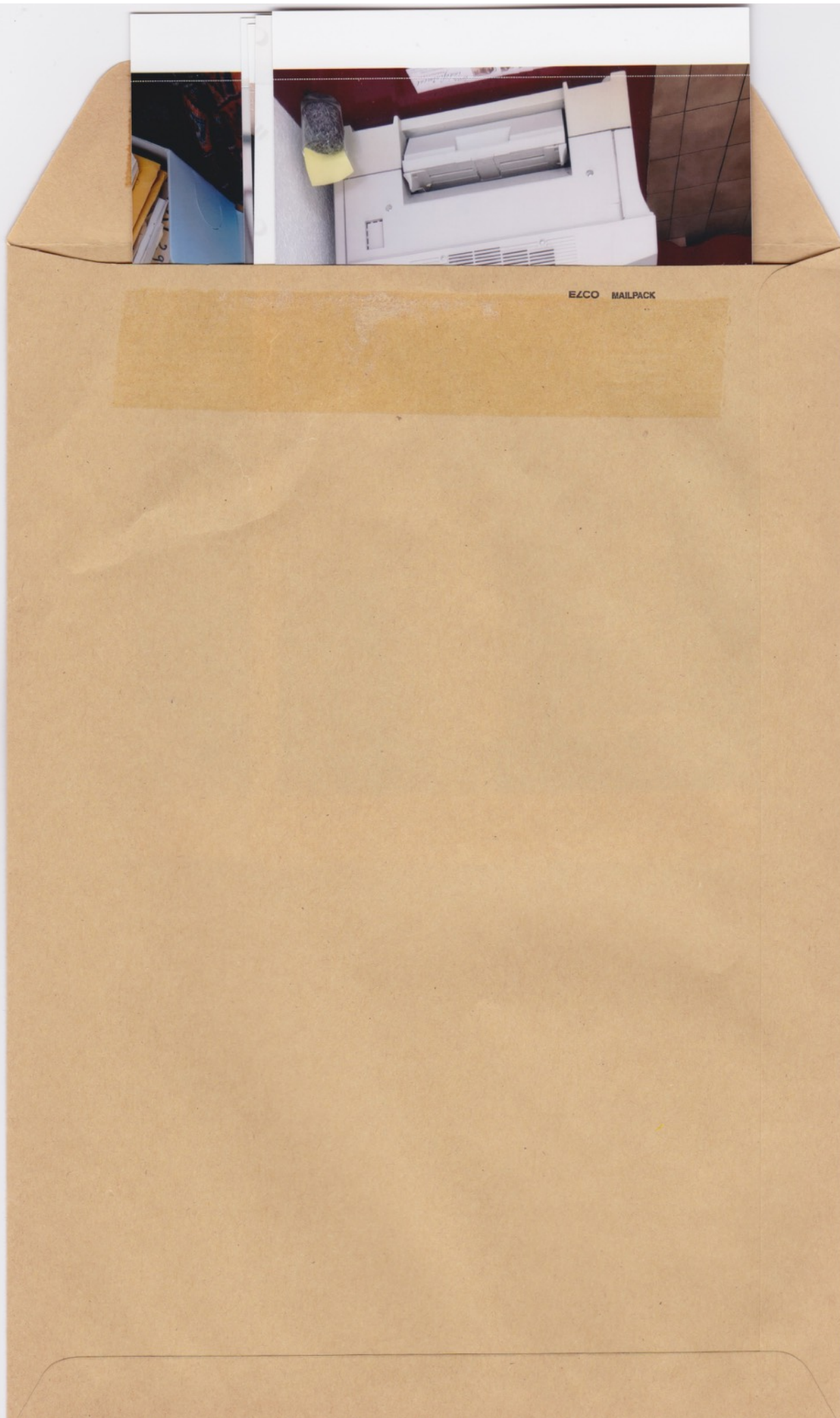
Citation

CALET Henri, Peau d'ours, éd. Gallimard, Paris, 1958

Extrait Memoire - P. Gursado, D. Quintaji, M. Thuli, Zec9 HEG-GE 2
Conceptualisation pour la mise en place du Centre d'information : G.R. Documentation internationale
C.F. Biblio sur la prostitution

1.2.2. Anasie

un acte de non jugement,





C'est ses lettres que j'ai lues en premier,
pour voir ses mouvements et comme
tout le reste, c'était clair, lisible et
direct.

Prêt pour le réel.



C'est l'observation mêlée à
l'action. le quotidien et
l'ampleur des gestes.

C'est doux, banal et brut.



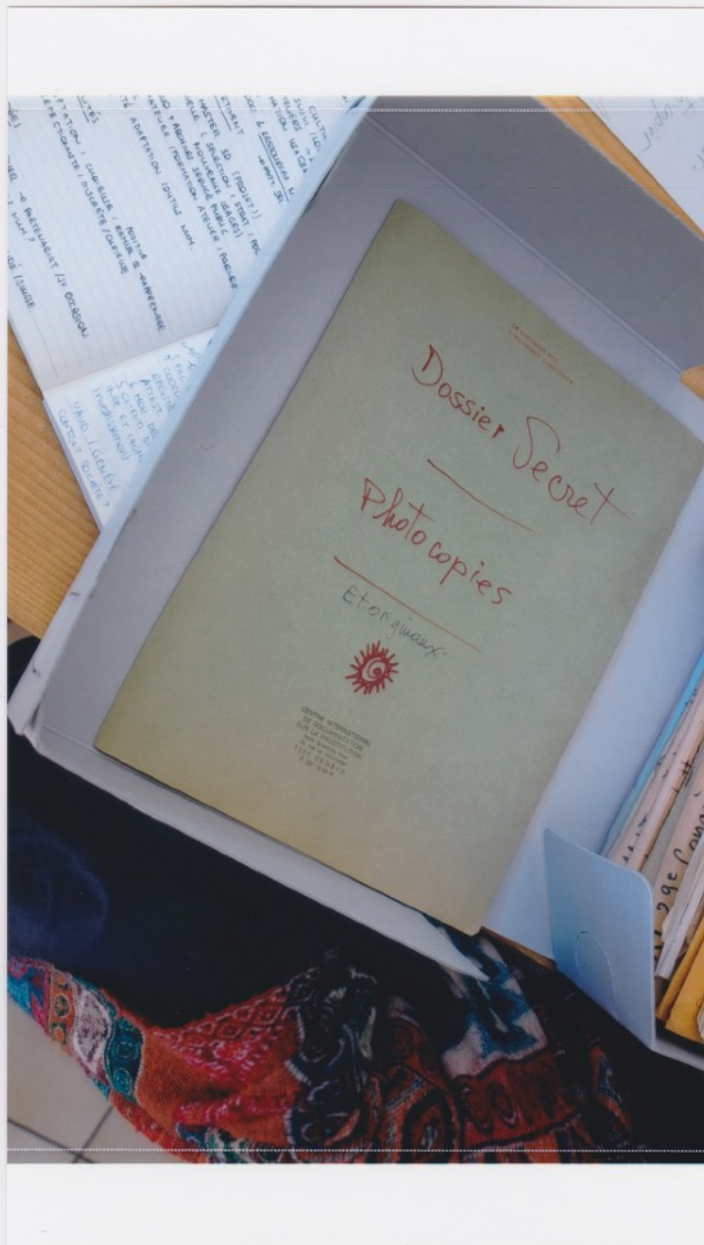
J'ai pris des morceaux. J'ai fait
remis ensemble, pas forcément dans
l'ordre, histoire de copier la poésie de
la mémoire.



Quand Sonia fumait sa cigarette dehors, elle a aussi dit que la raison pour laquelle elle aurait pu être archiviste, c'est qu'elle aimait bien déplier les guirlandes lumineuses, qui sortent des cartons, à Noël).

J'ai été fascinée par tout ce qu'elle m'a raconté.

Tout.

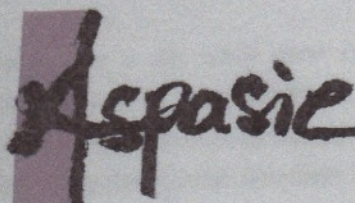


Enthousiasme à sauver des fleurs dans
sa description. Ce qui tente est important.
Elle raconte tout, elle n'épargne rien, elle
peut tout sur la table.

1.2.2 Aspasia

« Aspasia est une association de solidarité qui, dans une attitude de non jugement, défend les droits des personnes travaillant dans les métiers du sexe »²

L'association Aspasia a vu le jour le 5 mai 1982 au cœur du quartier des Pâquis à Genève grâce, entre autres, à Mme Réal. Cette association avait pour but de revendiquer les droits et la citoyenneté des personnes prostituées.



Actuellement, le travail qu'effectue Aspasia se situe sur trois axes. D'une part, l'association est présente sur le terrain dans un but de prévention et ce, grâce à des actions de proximité auprès des travailleurs du sexe. D'autre part, elle offre un soutien psychologique et/ou social dans une mesure de soutien et d'accompagnement afin d'écouter, aider et orienter les personnes concernées qui en font la demande. Il s'agit de la consultation. Enfin, Aspasia accomplit un travail sociopolitique important en tenant informé le grand public, les autorités, les médias ou encore différents experts (étudiants, professeurs, sociologues, etc.) sur tout ce qui a trait au travail du sexe.

Comme mentionné précédemment, les archives concernant la vie militante de Grisélidis Réal et le travail du sexe ont été confiées à Aspasia. Dans l'optique de pérenniser le travail initié par la « catin révolutionnaire » ainsi que de renforcer le travail sociopolitique de son association, Aspasia a décidé de créer une autre structure indépendante sous la forme d'une association. Il s'agit du Centre Grisélidis Réal – Documentation internationale sur la prostitution.

RESUME

Grisélidis Réal, péripatéticienne, écrivaine et artiste, a collectionné durant 30 ans une documentation riche et variée sur la prostitution, dans l'intention de créer le premier Centre International de Documentation sur la Prostitution. Après son décès en 2005, les héritiers confient sa collection à l'association *Aspasie* pour conserver et valoriser ce fonds d'archives et créer un centre de documentation vivant et accessible au public.

Afin de réfléchir à la pertinence d'un tel projet d'envergure, nous avons émis l'hypothèse que ce centre pourrait aussi constituer un outil précieux dans la lutte contre l'exclusion et la stigmatisation des personnes qui se prostituent. Il pourrait également soutenir la revendication des travailleuse.eur.s¹ du sexe pour la reconnaissance de leur activité en tant que travail, avec tous les droits dont bénéficie un métier reconnu. A ce propos, et pour illustrer comment passer de la posture de victime à celle d'acteur, un tour d'horizon permettra de montrer le lien entre leurs requêtes et la notion d'« empowerment ». En outre ce centre de documentation permettrait d'alimenter les débats qui, contrairement aux discours sensationnalistes, recherchent une compréhension réaliste du phénomène de la prostitution. Il pourrait également devenir un lieu de formation et d'information pour toute personne concernée ou intéressée au niveau local, national et internationale.

Une approche contextuelle situera l'évolution et la gestion publique de la prostitution et un état des lieux permettra d'explorer l'accessibilité à la documentation sur la prostitution. D'autres problématiques ou paradoxes que soulève le monde de la prostitution seront abordés, afin d'apporter des éléments à même de développer l'appui réflexif à la construction du centre. Ce travail de recherche prend donc la forme d'une recherche-action.

Ouverture du centre en

2019 - 9 ans plus tard

Mots-clés (par ordre alphabétique):

Archives, association, bibliothèque, centre de documentation, droit, empowerment, exclusion, Grisélidis Réal, information, partenariat, prostitution, reconnaissance, solidarité, stigmatisation, syndicalisme, travail du sexe.

« Dans aucune bibliothèque, dans aucun centre de documentation officiel, social, féministe, religieux, on ne dispose d'archives sur la Prostitution, sujet maudit, tabou, escamoté, boycotté partout. Pour leurs travaux de recherche, diplômes, licences et autres, ces demoiselles, après s'être vu refuser partout (car les rares organismes qui disposeraient de quelques vagues informations les cachent !), viennent me supplier chez moi, où elles trouvent, alors, absolument TOUT, et gratuit. Est-ce normal, dites-moi, qu'une vieille Pute des Pâquis doive fournir en matériel sociologique les étudiantes de toutes les écoles, instituts et Universités de Suisse romande, matériel qu'elle a payé de son Cul ? »²

¹ Dans ce travail, la forme prostitué.e.s et travailleuse.eur.s sera utilisée pour souligner que la pratique de la prostitution est exercée par des femmes et par des hommes, un fait trop souvent oublié. D'autres mots tels que étudiant.e.s ou chercheur.euse.s rappelleront la diversité des genres, mais globalement la forme masculine préfigurerait afin de ne pas trop alourdir la lisibilité du texte.

² REAL, G., *La passe imaginaire*, Paris : L'Aire ; Manya, 1992. p. 177.

personnes qui se prostituent ne peuvent pas prendre la parole, ne peuvent pas se montrer publiquement, souffrent du poids d'une double vie et sont trop absorbées par la lutte pour la survie. Elle-même se considérait comme une personne privilégiée n'ayant pas besoin de se cacher, pourvue d'une vraie capacité d'expression et nourrie de cette rage qui lui donnait une grande force pour se battre. Mais souvent elle se sentait seule dans l'engagement : « tu sais, les prisonniers politiques ne peuvent pas se défendre seuls; ils sont enfermés, muselés, mais heureusement, ils ont Amnesty International pour gueuler à leur place. Nous, on n'a personne. On est comme des prisonniers enfermés dans le rejet social, c'est sournois, nous avons absolument besoin d'alliés qui peuvent aussi relayer nos revendications ». Depuis j'ai compris, et vérifié à maintes reprises, que cette alliance n'est pas seulement importante pour les personnes qui exercent les métiers du sexe, mais pour tous les protagonistes sociaux. Pour tous ceux qui aspirent à une société plus juste.

Surtout
actuellement
avec la
Aria en
France
(Suède etc.)
→ Pénalisation
des clients

En effet le microcosme de la prostitution reflète toutes les facettes sociétales, depuis les rapports hommes-femmes jusqu'à l'économie mondiale ; il peut donc être considéré comme un miroir grossissant de la société. L'évolution, les transformations sociales se retrouvent très clairement dans le commerce du sexe ; il semble même que certains symptômes apparaissent dans « le monde de la nuit » avant même que leur visibilité ne s'étende à d'autres secteurs de l'économie. Par exemple, face à la récession du marché de l'emploi dès le début des années 1990, en Suisse et en Europe, de plus en plus de femmes ont eu recours à la prostitution faute d'un autre travail disponible. Depuis cette période, les problèmes dus à la concurrence ont fortement augmenté. Que cette concurrence soit d'origine locale ou migratoire, elle se développe depuis une vingtaine d'années. Elle n'est pas la simple conséquence des accords bilatéraux,⁹ comme certains l'affirment; la prostitution est avant tout une possibilité de travailler quand les emplois restent inaccessibles ou les conditions d'un « travail normal » inacceptables.

1.2. La naissance du Centre Grisélidis Réal

Depuis les années 1975¹⁰ Grisélidis Réal était convaincue de l'importance de faire circuler la documentation, elle disait : « il faut informer sur notre vie quotidienne, sur les enjeux des lois, sur l'indépendance des personnes qui se prostituent ». C'est ainsi qu'elle a décidé un jour de recueillir minutieusement tout ce dont elle pouvait avoir connaissance. Marquée par le

⁹ Accords sur la libre circulation des personnes entrés en vigueur en 2002, étendus aux nouveaux Etats membres de l'Union européenne (UE) lors de son élargissement le 1er mai 2004 : droit de choisir librement le lieu de travail et de domicile sur les territoires des Etats parties. Pour cela, les personnes doivent être en possession d'un contrat de travail valide ou exercer une activité indépendante.

¹⁰ Paragraphe rédigé suite à un entretien avec Gérard Laniez à La Rochelle, le 10.11.2009.

vocabulaire féministe de l'époque, engagée dans le Mouvement de libération des femmes (MLF), elle faisait part de sa conviction : « nous n'avons pas besoin de maris, nous n'avons pas besoin de proxénètes ».

Déjà à l'époque, sa parole et sa manière de s'exprimer attiraient l'intérêt des intellectuels et de la presse. Elle constitua systématiquement pour eux des dossiers thématiques, mais les distribuait également aux clients et à quiconque s'intéressait au sujet. Malgré son aversion envers tout ce qui est institutionnalisé, elle constitua une réserve de dossiers sur l'actualité, prêts pour la diffusion « artisanale ». Elle créa même un tampon et son ami Gérard Laniez fit imprimer du papier à en-tête, au nom de « Centre International de Documentation sur la Prostitution »¹¹.

CENTRE INTERNATIONAL
DE DOCUMENTATION
SUR LA PROSTITUTION
Mme Grisélidis Réal
24, rue de Neuchâtel
1201 GENÈVE
☎ 022 - 732 62 76

abolitionisme

△ A l'époque, seuls les abolitionnistes diffusaient régulièrement une information sur « le monde prostitutionnel »¹². Grisélidis endossa le rôle d'agitatrice, convaincue qu'il fallait bousculer les idées reçues et ne pas avoir une vision unique. Il fallait que le Centre International de Documentation sur la Prostitution soit un lieu vivant qui ouvre et alimente le débat. Grisélidis s'est nourrie de l'action politique de l'époque; aujourd'hui l'action politique se nourrit aussi d'elle. Son combat pour le droit des prostitué.e.s était avant tout un combat politique. Curieuse des rouages de la société, de l'être humain, des sciences, elle lisait beaucoup et disait déjà à l'époque : « Il faut sauver la planète ».

Jusqu'à la fin de sa vie, Grisélidis a fait preuve d'une très grande disponibilité pour accorder des entretiens, répondre aux demandes de journalistes, chercheur.euse.s, étudiant.e.s, écrivains, gens de théâtre et collègues exerçant la prostitution. Toujours là pour partager son savoir et sa connaissance du métier, son engagement ne lui a pourtant pas permis de rendre son Centre de documentation accessible à tout un chacun. Mais la constitution des dossiers thématiques fut une action sérieuse et exigeante. Elle passait des heures à corriger les fautes d'orthographe des textes recueillis, à découper, recoller des maquettes, effacer les traces noires au tipex, avant de photocopier les documents et articles de presse pour les distribuer largement, le tout à ses propres frais. Elle offrait également des livres qui lui paraissaient indispensables, y compris à ses clients.

Les dernières années de sa vie, atteinte d'un cancer, elle affrontait le monstre de la douleur à coups d'écriture. Faiblissant, elle retrouvait des forces en transformant sa souffrance en

¹¹ Voir page de garde des annexes

¹² Terminologie chère aux abolitionnistes. A notre avis, cette expression sous-entend qu'il n'y aurait qu'un seul monde, alors que la réalité est multiple et complexe.

poésie¹³, et en adressant un journal épistolaire à son ami Jean-Luc Hennig qui l'avait encouragée à reprendre sa plume imagée, expressive et puissante¹⁴.

Durant ces années, nous nous rencontrions souvent. Elle me demandait de transcrire à l'ordinateur ses poèmes et manuscrits composés sur sa vieille machine à écrire. Défendant féroce son autonomie, son besoin d'indépendance, elle n'acceptait pas facilement l'aide de ses amis. Afin de pouvoir la soutenir et lui rendre des services de plus en plus indispensables, j'amenais les nouvelles du front international pour les droits des prostitué.e.s, recueillies sur les réseaux informatiques. Nous échangeons également sur d'autres sujets d'actualité, tels que les médecines alternatives, nos enfants, nos animaux, nos plantes... Mais la moindre question sur son état de santé la mettait en colère : « il y a des choses bien plus importantes et urgentes à régler dans le peu de vie qui me reste ! », disait-elle. Un jour, elle avait exprimé son souci concernant le centre de documentation et m'avait dit : « il faut que je contacte les universités pour leur confier ma collection, il faudrait qu'elles soient mieux équipées sur la thématique de la prostitution ». Je lui suggérais de ne pas disperser ses archives, de les garder ensemble, de les traiter avec l'objectif de développer un centre de documentation accessible au public. J'exprimais également ma crainte de voir disparaître la majorité des documents pour lesquels les universités n'auraient pas forcément d'intérêt, surtout s'ils étaient éparpillés. Grisélidis n'entrant pas en matière sur mes réflexions, nous n'avons plus jamais abordé la question, mais elle n'a entrepris aucune démarche pour confier ses archives à qui que ce soit.

Durant une année, à la suite du décès de Grisélidis en mai 2005, ses quatre enfants se sont attelés à effectuer un tri minutieux dans l'appartement de la rue de Berne, regroupant deux ensembles, littéraire et militant, sous la conduite attentionnée du fils aîné Igor Schimek. Les archives privées, artistiques et littéraires furent vendues à la Bibliothèque Nationale à Berne. Pour ses enfants, il semblait naturel que la collection militante concernant la prostitution reste groupée, pour continuer à vivre et poursuivre le combat inachevé. Et qui mieux qu'Aspasie, « le cinquième enfant de Grisélidis », pouvait être chargé de cette mission ? C'est ainsi que le trésor que représente ces archives a été confié par les fils et la fille de Grisélidis à Aspasie. L'objectif était de créer une structure capable de valoriser ce fonds, soutenir la mise en œuvre du Centre de Documentation sur la Prostitution et pérenniser ainsi l'œuvre d'avant-garde initiée par Grisélidis Réal, militante engagée corps et âme : « Je me bats depuis trente ans pour qu'on reconnaisse la personnalité et la valeur humaine des prostituées (et prostitués) dans le monde entier, pour qu'on leur accorde le respect et les

archives
littéraires
militantes

respect, valeur humaine
prostituées / prostitués

¹³ REAL, G., *A feu et à sang*, Genève : Chariot, 2003.

¹⁴ REAL, G., *Les Sphinx*, Paris : Gallimard, 2006.

travailleuse du sexe ne fut invitée à intervenir. Non seulement ce titre exprime un mépris de la part des organisateurs, mais de surcroît les personnes directement concernées sont exclues du débat, réduites au silence et leur parole est tout simplement niée. C'est une attitude très répandue parmi les bonnes volontés qui voudraient « faire quelque chose » pour ou sur les personnes qui se prostituent. A-t-on déjà vu un colloque médical organisé sans médecins ?

Le deuxième aspect découle du fait que très rares sont les « femmes publiques » pouvant s'exprimer en public et disponibles pour répondre aux questions. En effet, soit elles ont besoin de rester dans l'anonymat, ne désirent pas parler de leur expérience, soit elles n'ont pas le temps, ne peuvent pas se permettre de « louper » un client, ou se méfient. Nous avons souvent entendu des phrases telles que « je ne veux pas être utilisée par des intellos en mal de sensations, qui écrivent sur nous parce qu'ils veulent monter en grade, ou par voyeurisme; ce n'est d'aucun intérêt pour nous, je perds juste mon temps ». appropriation

Je me souviens d'une jeune écolière qui, pour préparer un exposé, avait demandé à Rose¹⁶ comment elle vivait son activité de prostitution. La réponse fusa : « demande à ta mère, elle fait la même chose ». La méfiance est compréhensible car on constate que les chercheurs ne sont pas toujours respectueux des populations étudiées. « Il est sans doute temps d'innover, d'avancer dans nos réflexions collectives, de mutualiser nos démarches, de réussir à faire admettre l'altérité et l'échange, le respect des paroles et des pensées de l'autre comme principe d'action dans l'intervention sociale, et l'altérité comme éthique des chercheurs »¹⁷. Néanmoins les exceptions existent: quelques travailleuse.eur.s du sexe acceptent de répondre aux journalistes, étudiant.e.s et chercheur.euse.s mais c'est souvent un casse-tête pour les trouver, et de plus, elles/ils sont sur-sollicité.e.s.

Au niveau international, depuis quelques années, davantage de personnes pratiquant ou ayant pratiqué la prostitution prennent la parole, s'expriment sur Internet, écrivent elles-mêmes leur histoire, leurs expériences, leurs réflexions et revendications. Faire circuler et rendre plus accessibles ces témoignages favoriserait une meilleure compréhension de la prostitution en général et instruirait en particulier les personnes concernées sur ce qui les rapproche. Mais cela implique que les personnes prennent elles-mêmes en main la question de l'intériorisation de la domination et de l'exclusion, et donc du désir de se former et de développer la confiance en leurs propres compétences. C'est le noyau de ce que nous appelons « l'empowerment »¹⁸, notion qui sera développée dans le chapitre 6. Il est crucial

accessibilité
témoignage

¹⁶ Prénom fictif.

¹⁷ WELZER-LANG, D., *Pour une charte éthique des rapports entre chercheur-e-s et mouvements sociaux*, Rapport d'activité Aspasia, Genève, 2001.

¹⁸ « Le principal objectif de ce concept consiste à déceler et à exploiter le potentiel et les capacités des personnes en difficulté, afin que ces dernières puissent s'approprier ou se ré-approprier un pouvoir d'influence sur le cours

de travailleuse.eur.s du sexe, ni dans l'équipe, ni dans le comité de gestion. En tant qu'approche professionnelle, l'empowerment doit se comprendre comme une tentative de dépasser la « mentalité réparatrice » des métiers d'assistance. Il ne s'agit pas de proposer des « solutions toutes faites », mais bien plus de favoriser le déclenchement, dans un contexte socioculturel particulier, d'un processus facilitant la mise en valeur des ressources personnelles, organisationnelles et communautaires de chacun. (Il s'agit de créer les conditions qui leur permettent d'exercer un plus grand contrôle sur leur propre vie, d'atteindre leurs propres objectifs, de renforcer leurs compétences personnelles et collectives au travers d'une action pédagogique et sociale. C'est la particularité des processus d'empowerment.

Loin de nous l'intention de faire l'apologie de la prostitution. C'est une crainte, voire un reproche que rencontrent fréquemment tous ceux qui s'engagent pour une reconnaissance de cette réalité et des personnes concernées. Relayer le témoignage de quelqu'un qui aime son métier de travailleuse.eur du sexe devient immédiatement suspect, bien que tout le monde s'accorde à dire que toute activité professionnelle comporte des aspects réjouissants et d'autres pénibles. Dans les métiers relationnels, peut-être encore davantage que dans tout autre métier, le consentement, l'estime de l'interlocuteur et de bonnes conditions professionnelles sont primordiaux⁴⁰.

*Donc ici on ne parle pas d'écologie ni de trafic sexuel
mais bien de consentement*

conditionner un statut et une reconnaissance, qui

minoritaires. En rendant l'information accessible, en créant un espace de débat et de formation, le Centre Grisélidis Réal peut appuyer et développer les élans individuels ou collectifs pour passer du statut de victime à celui d'acteur.

Le potentiel de vulnérabilité lié à la prostitution ne doit pas être nié : les souffrances émanant du mal-être psychologique, émotionnel ou physique et les violences qui prennent racine dans l'environnement social, sont multiples et bien présentes. Mais cette vulnérabilité n'est pas nécessairement limitée à une catastrophe paralysante ou anéantissante. Un article de Marina Gracés, disponible sur Internet¹¹⁵, pose la question de la vulnérabilité avec un regard inhabituel en estimant que celle-ci peut devenir une force : ainsi pense-t-elle qu'il est « très important d'affirmer que la vulnérabilité n'est pas seulement une détermination passive de l'existence humaine et qu'elle n'a pas seulement à voir avec la souffrance et la douleur. La vulnérabilité n'est pas seulement réceptive. Elle signifie également une réelle capacité de s'exposer. C'est cela, être vulnérable. Autrement dit, être affecté. En ce sens, la vulnérabilité n'entraînerait pas une incapacité ; ce serait une potentialité, qui résiderait nécessairement dans un pouvoir collectif »¹¹⁶. Cette vision amène une nouvelle perspective : « L'identité de la victime, parfaitement individualisée, s'estompe en se fondant dans une communauté d'expérience. Qui sont les 'affectés' ? »¹¹⁷. Par cette manière de poser la question, la vulnérabilité peut devenir « un lien fondamental aux autres, une découverte de notre interdépendance, un moyen de reconquérir aujourd'hui le monde »¹¹⁸.

Le parcours de Grisélidis Réal permet d'illustrer ce propos. Dans son récit autobiographique *Le noir est une couleur*, elle décrit avec brio comment les souffrances et la joie de vivre alternent ou s'entremêlent. Dans son œuvre littéraire, mais surtout dans la vie de tous les jours, elle reste lucide et sciemment en lien avec les aspects sordides de la prostitution où elle puise la force, en passant par la révolte, de lutter pour un monde meilleur. « A pas de louves, à pas de tigresses et d'oiseaux, nous marcherons sur la lune s'il le faut, nous gagnerons l'espace qui nous revient, à nous qui sommes le baume sur les blessures, et l'eau dans le désert, parfumées, étincelantes, offertes et blessées, douces et violentes, femmes et magiciennes, princesses de nos sens et du désir des hommes »¹¹⁹.

¹¹⁵ GRACÉS, Marina, *De la conscience à l'implication charnelle dans la pensée critique d'aujourd'hui*, 2008, sur le site

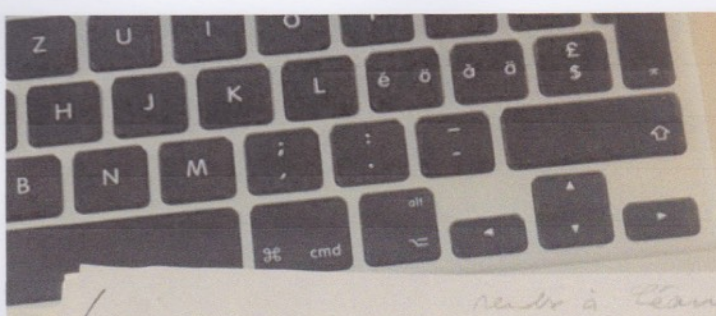
citoyens sont égaux devant la loi. Mais la réalité nous montre des situations très disparates, des souffrances profondes chez certains, d'où la nécessité de chercher à traiter ces inégalités, à les compenser ou les réparer. Pour trouver des réponses utiles, cela nécessite une observation permanente des enjeux sociaux et une communication avec les populations concernées. Ne fait-il pas sens de valoriser la défense des travailleuse.eur.s du sexe, entre autres aussi parce que la prostitution constitue un indicateur d'avant-garde des conditions (par ex. la précarité) et des pratiques qui se développent ensuite dans la société (contrôles, répressions, expulsion, etc.) ?

C'est peut-être la nécessité de le fonder sur l'*empowerment* qui distinguerait ce centre d'une autre bibliothèque. Un lieu qui cherche à orienter pour problématiser et non pour endoctriner, mais pour nourrir le débat. Un lieu d'aide à la déconstruction des idées reçues et à la construction de l'*empowerment* dans la prostitution, cultivant la connaissance, la transmission de savoirs de génération en génération, pour (re)conquérir ses droits fondamentaux. Un centre de documentation pas seulement destiné à des chercheurs et intellectuels ou à ceux qui maîtrisent les NTIs, mais ouvert à tous, idéalement instructif, dynamique et relié, ouvert, instructif, dynamique, relié et traversant toutes les échelles sociales pour susciter la parole (orale, écrite...), tel un médiateur de l'information. ✓

Mais dans un premier temps – et l'expérience nous l'a montré – avant de pouvoir servir comme outil d'*empowerment* des travailleuses et travailleurs du sexe, le Centre Grisélidis Réal doit lutter pour son propre *empowerment*, sa propre existence. Outre les blocages provenant du contexte sociopolitique, une question s'impose à la réflexion : Aspasia aurait-elle inconsciemment voulu « externaliser » au Centre Grisélidis Réal son travail d'expertise de formation et d'information sur la prostitution (qui a encore pris de l'ampleur après le décès de Grisélidis), pour se centrer d'avantage sur ses tâches socio-sanitaires?

→ il a vaincu!

En effet, depuis la création d'Aspasia il y a 28 ans, d'importantes transformations sociologiques et démographiques ont secoué la société. La prostitution a été tout particulièrement marquée par l'apparition du SIDA, par l'explosion de la consommation de drogues dures, mais aussi par les vagues d'immigrations des années 90 (Afrique, Amérique latine, Europe de l'Est) et une augmentation du nombre d'hommes prostitués et de personnes transgenres dans le marché du sexe. Suivant cette évolution, le travail d'Aspasia a glissé au fil du temps du militantisme pour les droits citoyens vers l'action de santé communautaire, sans toutefois abandonner la dimension psychosociale et sociopolitique. Cette évolution a d'ailleurs fait l'objet de critiques répétées de la part des prostituées co-



revoir à Genève !

Centre international
de documentation
sur la prostitution
Madame Grisélidis Réal

Genève, le 17 Avril 1998

Aux Etudiantes et Etudiants de l'Université Libre de Bruxelles
ayant participé au Séminaire de Sonia, Prostituée

Chers amies, chers amis,

Je suis heureuse de vous féliciter, ainsi que votre Professeur et que ma Collègue Sonia, pour votre courage humaniste et votre désir de dialogue et de connaissance face à ce sujet si grave et si souvent trahi, détourné et occulté: La Prostitution. Laissons de côté la morale conventionnelle, les tabous, les préjugés et les interdits, et regardons la vérité en face, aussi complexe et insolite soit-elle. Regardons l'Être Humain, avant tout, comme je l'ai fait pendant 30 ans de pratique dans cette profession, comme le fait Sonia avec toute sa conscience, son coeur et son intelligence. Le dialogue quotidien avec ceux qui viennent chercher du réconfort et de la confiance chez les Prostituées nous apprend beaucoup sur les souffrances, les échecs, la sexualité avec toute la recherche d'amour, de bonheur, de plaisir, de soulagement physique et psychique, et la culpabilité, les frustrations, les inhibitions qui lui sont liées et l'empêchent si souvent de s'épanouir. Il n'est pas facile de faire en sorte "que le corps exulte" (comme le chantait magnifiquement Jacques Brel) et surtout que l'esprit, le coeur et le corps exultent à l'unisson.

En réalité, tout remonte à l'enfance, et à l'éducation. Ce que j'ai pu observer, écoutant les confidences de mes Clients, c'était la peur d'être puni, mal aimé, mal compris, et le manque absolu de dialogue dans les familles, dans les couples, entre parents et enfants au sujet de la sexualité présentée souvent comme un péché, ou niée, ignorée simplement, avec menaces de châtimement et de castration génératrice d'angoisse, de révolte qui débouchait alors sur des formes d'impuissance et d'auto-destruction.

Il fallait redonner à ces hommes confiance en eux, dans leur corps, dans celui des femmes, les réconcilier avec la sexualité et le plaisir, les libérer de la peur, de la culpabilité, leur redonner l'envie et le courage d'entreprendre une relation sexuelle et amoureuse avec leur partenaire.

Bien sûr certains sont trop blessés, paralysés par les échecs, et

Madame Grisélidis Réal 46, rue de Berne 1201 GENEVE Tél 022/731 01 78

*/

- 2 -

cherchent alors des compensations dans les fantasmes les plus étranges, sado-masochistes, perturbés, voulant souffrir ou faire souffrir, se mutiler même, expier, victimes et bourreaux tour à tour.

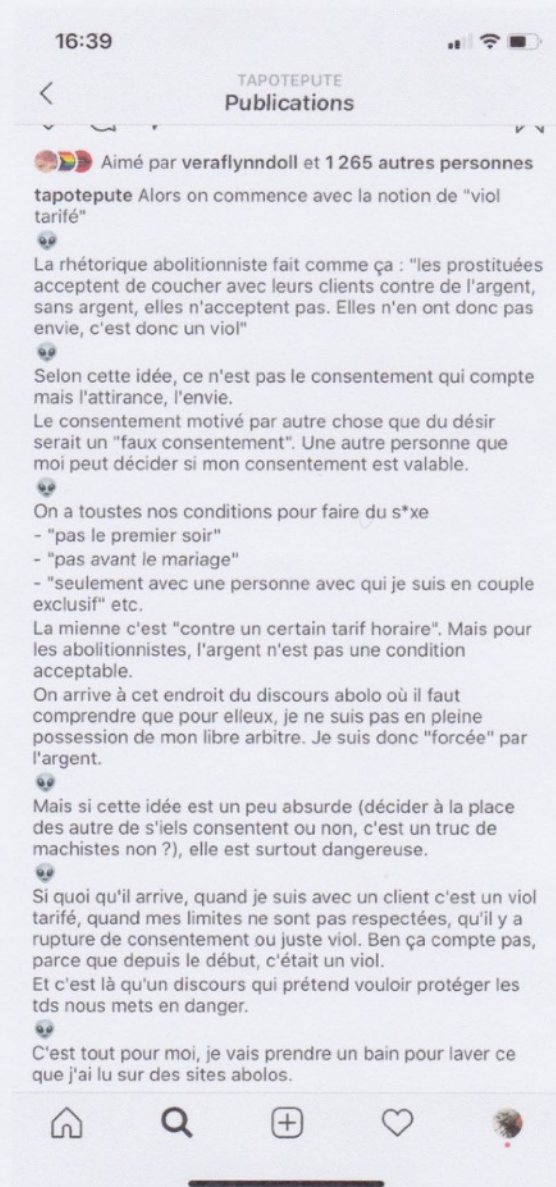
Il faut savoir écouter et comprendre que cette fascination pour être humilié, dominé, puni, provient de l'impossibilité de pouvoir jouir dans l'harmonie et la sécurité, dans l'assurance d'être aimé et désiré, apprécié physiquement, humainement, dans son âme et son corps.

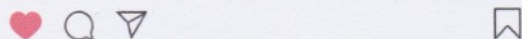
C'est pourquoi il me paraît si important de ne pas juger, mais de comprendre, d'écouter et de se mettre parfois dans la peau de l'autre pour mieux ressentir ses manques et ses espoirs. Qui sont donc les Clients ? Qui sont les Prostituées ? J'ai été bouleversée souvent de rencontrer des hommes avec des problèmes de tous les jours, famille, travail, santé, et de pouvoir les "dépanner" dans leurs moments de solitude et de découragement.

J'ai été, et le suis toujours, bouleversée de rencontrer et de voir les Prostituées chez elles, en femmes tout simplement, avec leurs enfants, leur compagnon, leur chien (et croyez-moi, quand on vieillit seule, un chien c'est très précieux, ça donne de l'amour sans conditions).

Je voudrais terminer cette lettre en vous disant à toutes et à tous : vivez, aimez sans peur, prenez soin de l'intelligence, de l'esprit et du corps, ne craignez pas le bonheur, ayez de l'audace, de la sensibilité, de l'imagination, la vie fera le reste.

Griséidis Réal.





Aimé par **ocean_officiel** et **451 autres personnes**

tapotepute Waouh, j'ai bien prit mon temps.



Tu te souviens de la loi sur le proxénétisme ?

Et bien en vrai, elle impacte les travailleurs.euses du s*x, et soyons réalistes surtout les plus vulnérables. Les prostitué.e.s, et surtout ceux qui travaillent dans la rue.



Ne pas pouvoir s'organiser entre nous, c'est une obligation d'être isolées, donc plus en danger.



Quant on parle de proxénétisme, on pense maquereau en manteaux de fourrure, cigare à la bouche qui vole les p*tes (et je l'aime pas non plus, ce méchant de dessin animé).



Mais il y a plein d'autres formes de proxénétisme, entre autre, le proxénétisme hôtelier (le fait de laisser des tds travailler dans son hôtel), le proxénétisme d'entraide ("c'est chaud pour toi en ce moment, tiens, prends le numéro de ce client, il est cool" ou "oui pas de soucis je te fait ton backup" "OK, je te paye un verre après !")etc



Le problème de cette loi, c'est qu'encore une fois, elle a été faite sans travailleur.euse.s pour donner son avis.

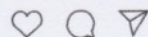


Résultat, un texte infantilissant (sérieusement, je peux pas payer un verre à ma meuf ??), éloigné des réalité de nos métiers. Qui isole les tds les plus précaires et nous oblige à agir comme des hors la loi. Mais heureusement, le confort moral des abolos est maintenu, et ça c'est le principal.

Voir les 4 commentaires

tapotepute @mike_streetart Non, j'aime juste bien les hérissons

23 novembre



432 J'aime

tapotepute Depuis le 13.04.2016, en France, il n'existe plus de "délit de racolage", vendre des services sexuels n'est plus interdit.



Ce sont désormais les clients qui sont pénalisés.

Cette loi visant à "lutter contre le système prostitutionnel" à été grandement portée par des féministes abolitionnistes arguant une responsabilité morale de l'état.



Les clients de travailleur.euse.s du s*x sont donc depuis plus de trois ans passibles de deux mois d'emprisonnement et de 3750€ d'amende, mais aussi à un stage de "sensibilisation aux conditions d'exercice de la prostitution".



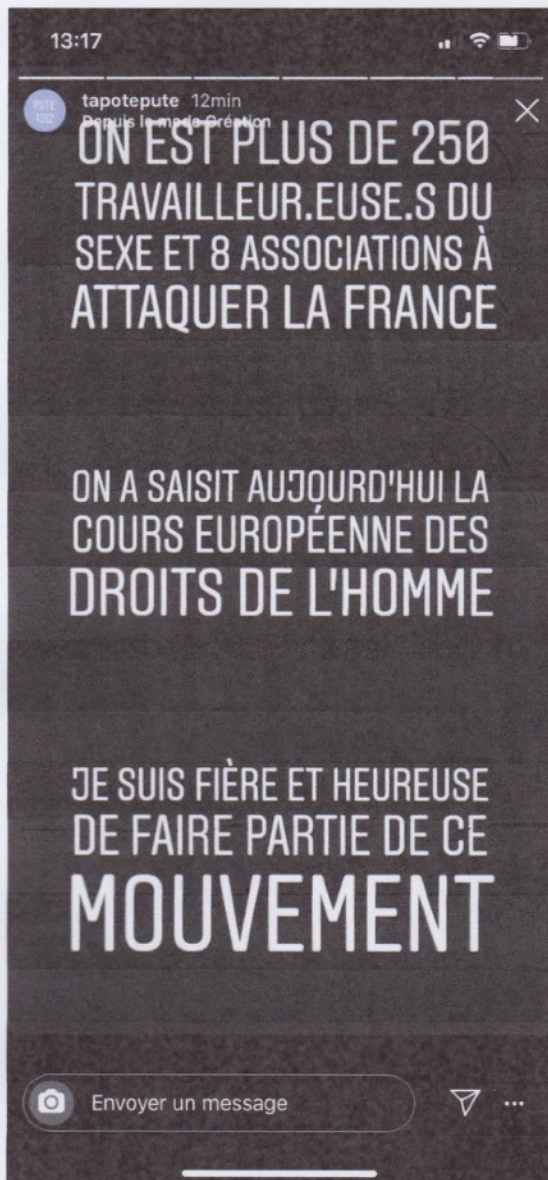
Cette loi abolitionniste, versée sur un débat moral autour du travail du s*x étant en place depuis trois ans, je te vois avoir envie de me demander quel impact ça a, alors pour teaser le prochain post, jte dirait "c'est pas génial"

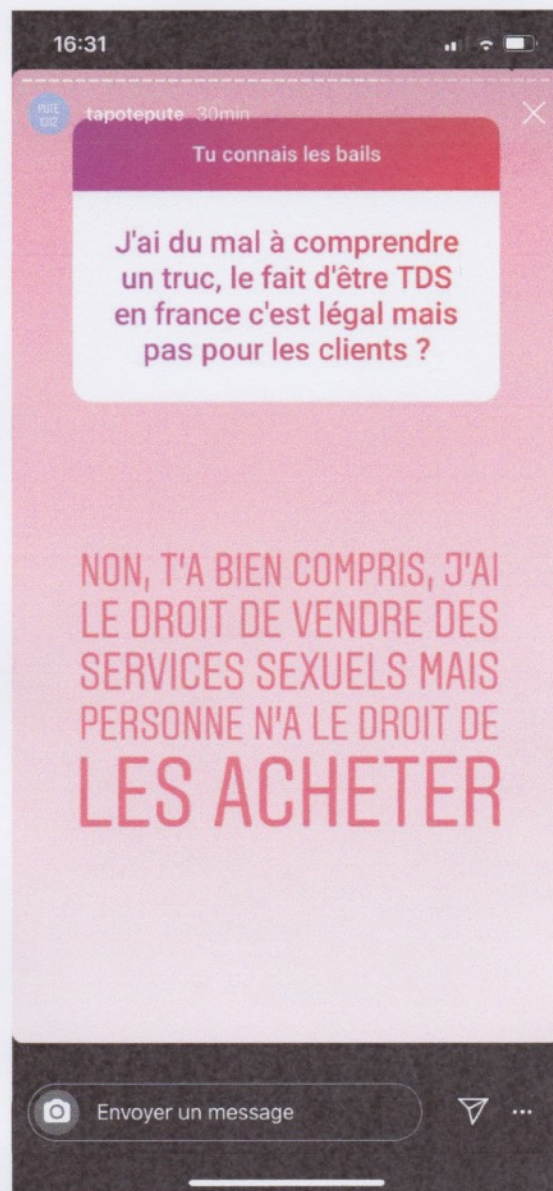
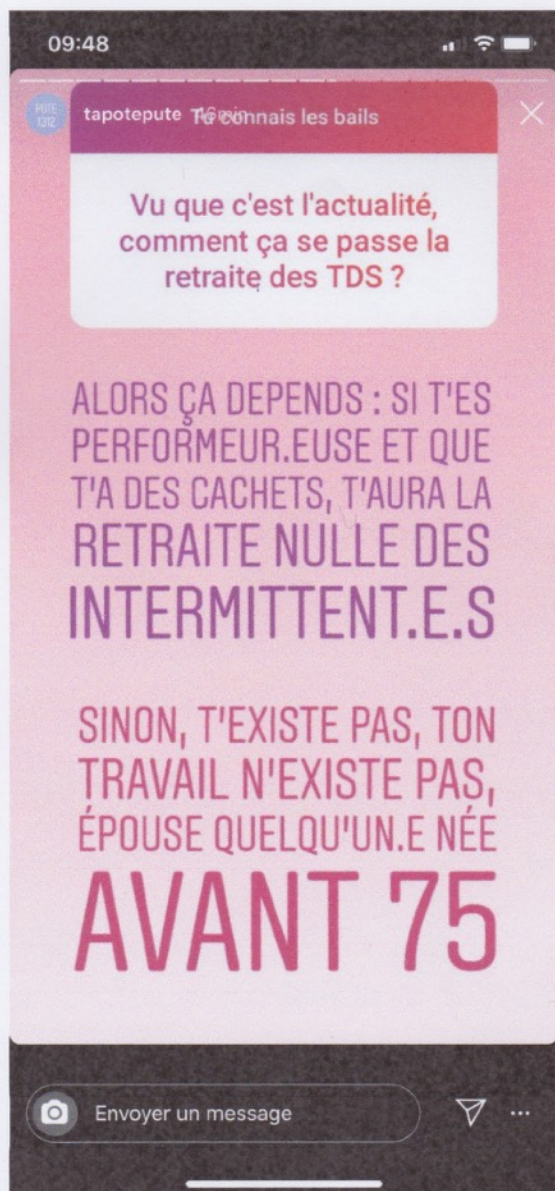
Voir les 12 commentaires

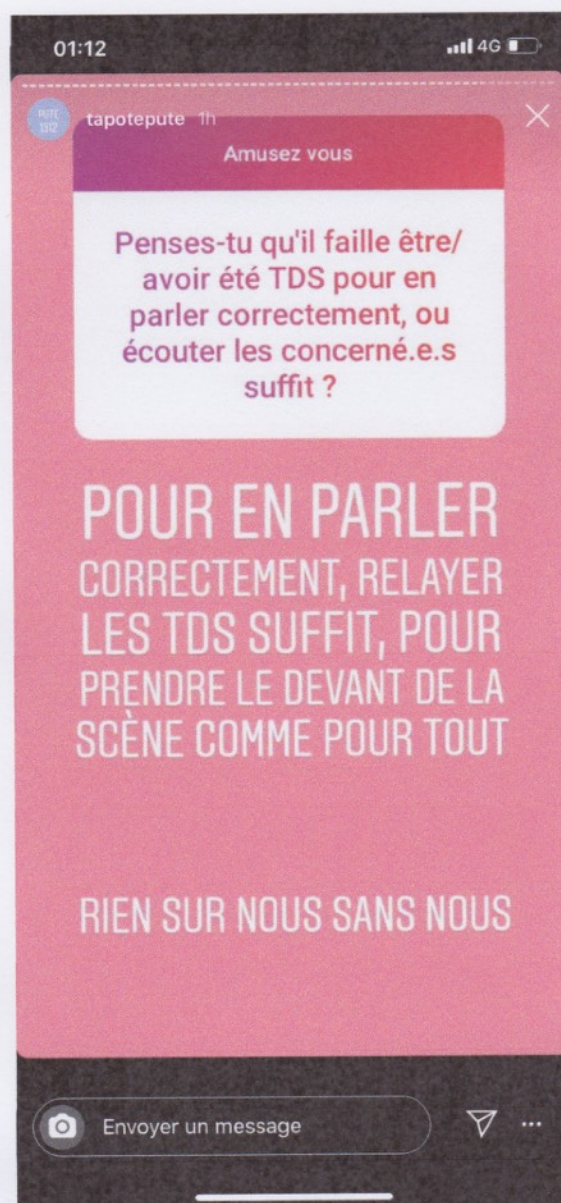
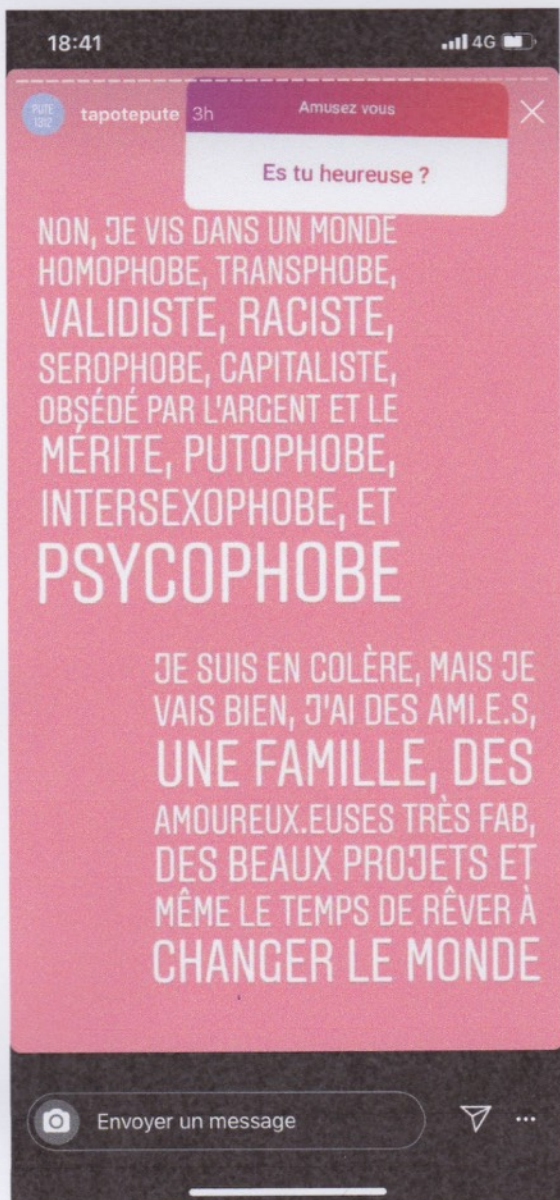
aiden_moon Personne ne vend son corps par plaisir, à la place de constamment rabaisser les prostituées etc.. on devrait plutôt les soutenir vu dans quelles situations elles sont...Ceci reste de l'argent sale, comme le trafic de drogue, arme et j'en passe etc [...]

tapotepute @aiden_zzzzz Coucou, alors on va décomposer tranquillement. Personne ne vend son corps, on repart toujours toustes du travail avec nos corps. Ensuite si, certain.e.s sont travailleur.euse du sexe par choix, et même pour les personnes [...]

5 novembre







12:27



Commentaires



aiden_moon Personne ne vend son corps par plaisir, à la place de constamment rabaisser les prostituées etc.. on devrait plutôt les soutenir vu dans quelles situations elles sont...Ceci reste de l'argent sale, comme le trafic de drogue, arme et j'en passe etc.. donc arrêté de tous reprocher à l'état aussi .. je suis assez mitigé.. D'un côté, c'est leur corps aussi non ?



5sem 2 J'aime Répondre

Masquer les réponses



tapotepute @aiden_zzzzz Coucou, alors on va décomposer tranquillement. Personne ne vend son corps, on repart toujours toustes du travail avec nos corps. Ensuite si, certain.e.s sont travailleur.euse du sexe par choix, et même pour les personnes contraintes ou exploitées, cette loi est dangereuse. Ce n'est pas particulièrement de l'argent sale (dans la mesure où "y a t il un argent propre ?") Et oui, ce sont nos corps nous devrions être libre d'en faire ce que nous voulons 🔥



5sem 68 J'aime Répondre



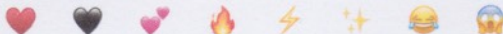
cyanhur @aiden_zzzzz une bonne partie des Tds déclare leur revenue et paie des impôts donc non ce n'est meme pas par définition de l'argent sale.



5sem 9 J'aime Répondre



osmosedescendres @aiden_zzzzz coucou ! Et puis on ne vend pas nos corps, on propose un service :)



Ajouter un commentaire en tant que...

12:27



Commentaires



osmosedescendres @aiden_zzzzz coucou ! Et puis on ne vend pas nos corps, on propose un service :)



5sem 14 J'aime Répondre



osmosedescendres @aiden_zzzzz un.e boulangèr.e utilise aussi son corps pour faire son travail par exemple, et pourtant, iel propose un service.



5sem 12 J'aime Répondre



osmosedescendres @aiden_zzzzz donc qu'est-ce qui diffère ? Car ça semble être le même schéma !



5sem 9 J'aime Répondre



osmosedescendres @aiden_zzzzz et bien c'est simplement la manière dont nous utilisons nos corps. Et puis le sexe aussi. Ça touche au sexe alors ça dérange. Il s'agit de tabou sexuel.



5sem 15 J'aime Répondre



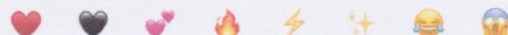
osmosedescendres @aiden_zzzzz mais pourquoi ça dérange ? Et bien là c'est personnel :) chacun.e a une relation différente avec le sexe.



5sem 12 J'aime Répondre

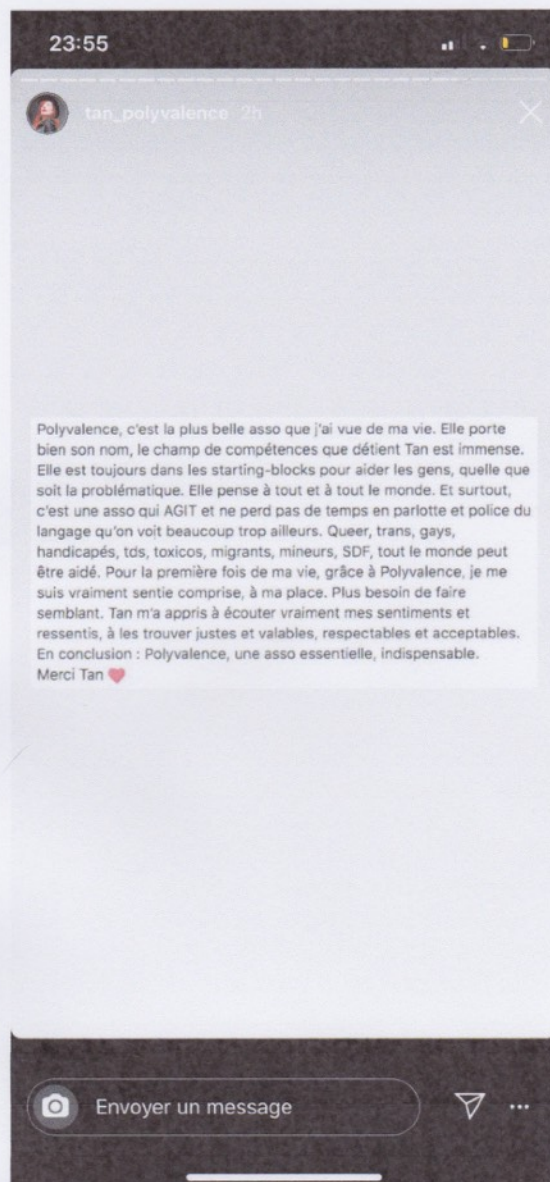
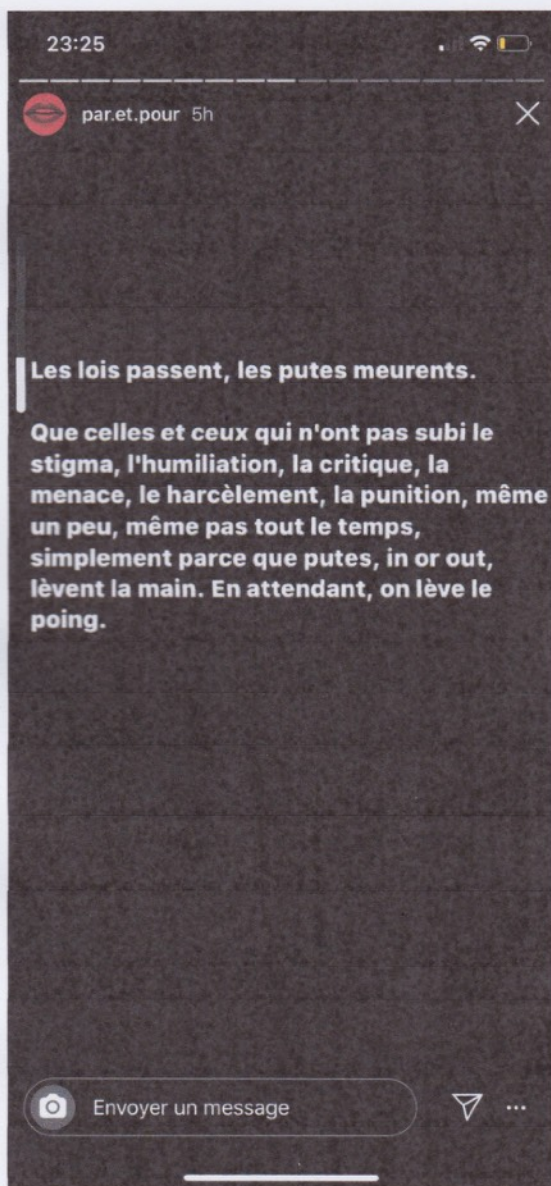


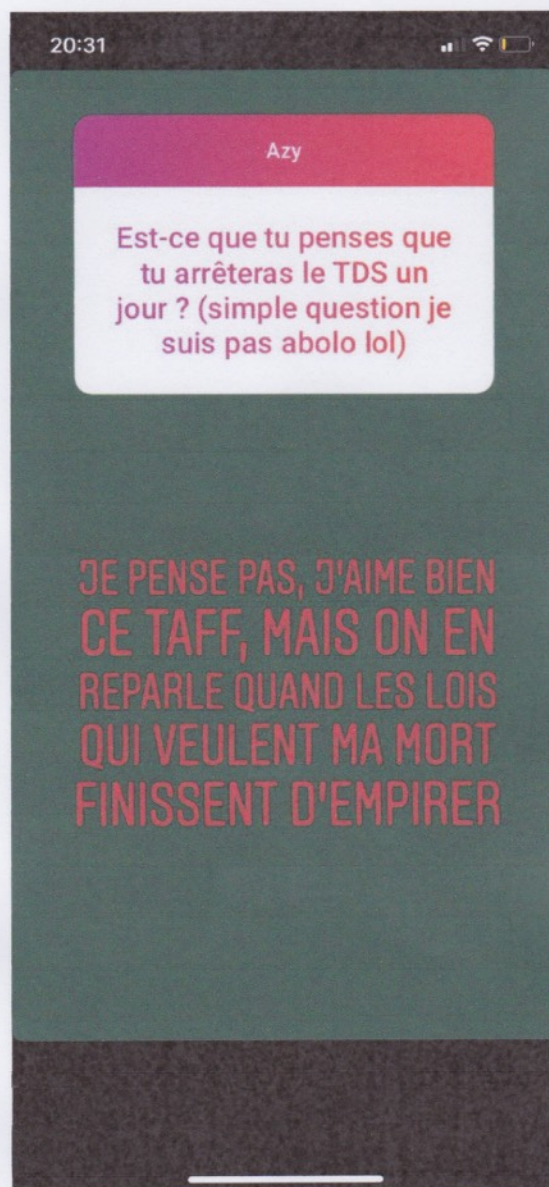
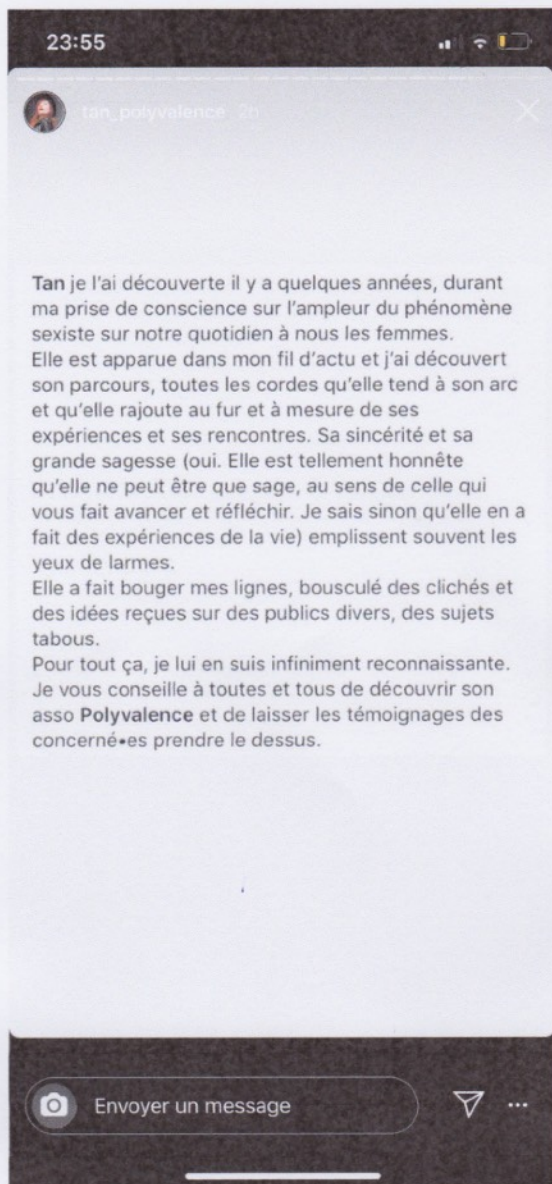
osmosedescendres @aiden_zzzzz donc peut être que quelque chose d'intéressant (pour tout.e.s les humain.e.s de cette planète) serait de connaître leur relation avec le sexe et de ne pas essayer de la projeter sur les autres.



Ajouter un commentaire en tant que...







14:30



Par et pour

#témoignage #tds #sexwork #paretpour #extrait :

"J'aime bien ce travail, j'aime enseigner et partager ma vision de la sexualité, alors j'aimerais faire ça à long terme. Mais j'aimerais aussi pouvoir faire autre chose dans les périodes où je ne veux pas qu'on me touche ni toucher des gens. Tout ça paraissait envisageable, avant. Malgré mon handicap, ma santé très fragile et abîmée, mon absence de famille, etc., j'avais trouvé une activité qui me permette de vivre correctement, de me soigner, et de me préparer un futur où le travail du sexe ne serait plus une nécessité vitale.

Une fois la loi passée, ça a été l'enfer : mes revenus ont énormément baissé bien que je me sois mise à travailler de plus en plus, toutes les semaines, puis tous les jours. Je restais coincée chez moi sans oser sortir de peur de rater un appel. Ma santé s'est effondrée. J'ai cessé d'avoir le temps et les moyens d'en prendre soin, et le stress financier m'a lancée dans des crises de panique de plus en plus fréquentes et intenses, jusqu'à ce que le suicide devienne une obsession."

- C.

@paretpour

18:11



tan_polyvalence_ch



Par et pour

#témoignage #tds #sexwork #paretpour #extrait :

"Je suis né entre 1990 et 1991 ; neutre assigné femme, lesbienne, autiste Asperger avec un QI très élevé, je suis escort depuis un an.

Je nomme mon métier sans aucune gêne : je réponds toujours "pute" en souriant joyeusement lorsqu'on me pose la question, jouissant d'interloquer, de bousculer. Ayant toujours souffert d'un stigma social flou ("très bizarre", "foile", "inhumain", puisque le diagnostic d'Asperger qui a mis un mot et une légitimité sur tout ça ne date que d'un an) ; ayant subi, malgré de pathétiques tentatives pour m'intégrer, une solitude écrasante et un manque total de repères et donc d'identité durant la majeure partie de ma vie, je n'éprouve pas négativement le stigma social lié au travail du sexe.

Franchement, je ne le perçois violemment que de la part des abolos ; sinon, je ne me sens pas du tout plus rejeté qu'avant, au contraire. C'est comme si cette identité revendiquée me servait de "cool" au même titre que ma peau recouverte de tatouages. Et d'un coup, me voilà passé de repoussant à attractif pour la même raison : l'étrangeté."

- M.B.

@paretpour



Envoyer un message





Par et pour

#témoignage #tds #sexwork #paretpour #extrait :

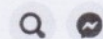
"Je crois qu'à ce stade, ce que je pense de ces militantes est assez clair : elles devraient soit lutter à nos côtés pour la dépénalisation de nos outils, pour plus de droits et de protection, contre les racines des différentes formes de précarité nous menant au TDS et contre la précarité qui y reste liée ; soit nous foutre bien gentiment la paix. Le mouvement soi-disant féministe qui veut légiférer, pénaliser et à terme détruire tant la prostitution forcée que le travail du sexe (mais qui favorise, dans les faits, l'essor de la première, ne nuisant qu'aux actrices du second), a mis la punition bien loin devant la protection. Il n'est absolument pas féministe dans son action, par un pur manque de réalisme et de logique. <...>



10:53



facebook



18

3 partages



J'aime



Commenter



Partager



Par et pour

jeudi, à 17:09 · 🌐

...

#témoignage #tds #sexwork #paretpour #extrait
#travaildusexe #prostitution #parapluierouge
#autogestion #pute #putain #sexworker... [Afficher la suite](#)



Par et pour

#témoignage #tds #sexwork #paretpour #extrait :

"Je vous demande, sans une once de politesse, de me laisser m'exprimer. Je ne me justifierai pas d'être pute, je ne m'excuserai pas d'être pute. Je vais juste vous expliquer pourquoi j'ai fait ce choix, ce que ce choix m'apporte et en quoi il n'appartient qu'à moi. Parce que j'en ai marre que les citations, les discours, les punchlines et autres prises de paroles publiques et médiatiques soient systématiquement proférées par des personnes qui ne sont pas putes. Je veux que nous les putes, nous récupérions la parole. « Le plus vieux métier du monde » et la parole volée depuis au moins aussi longtemps."

- Marie R.

48

1 commentaire 5 partages



J'aime



Commenter



Partager



Par et pour

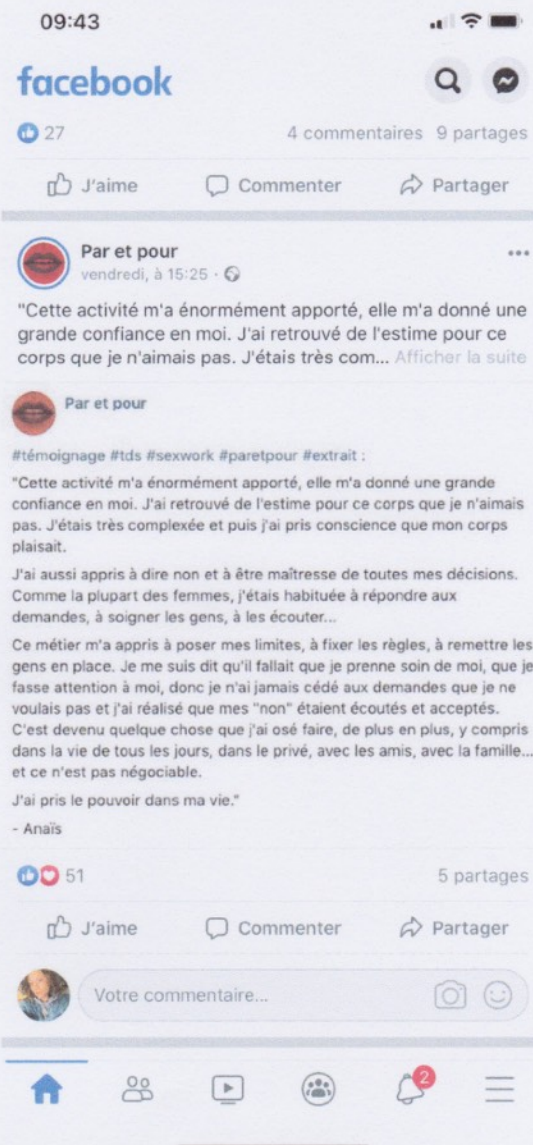
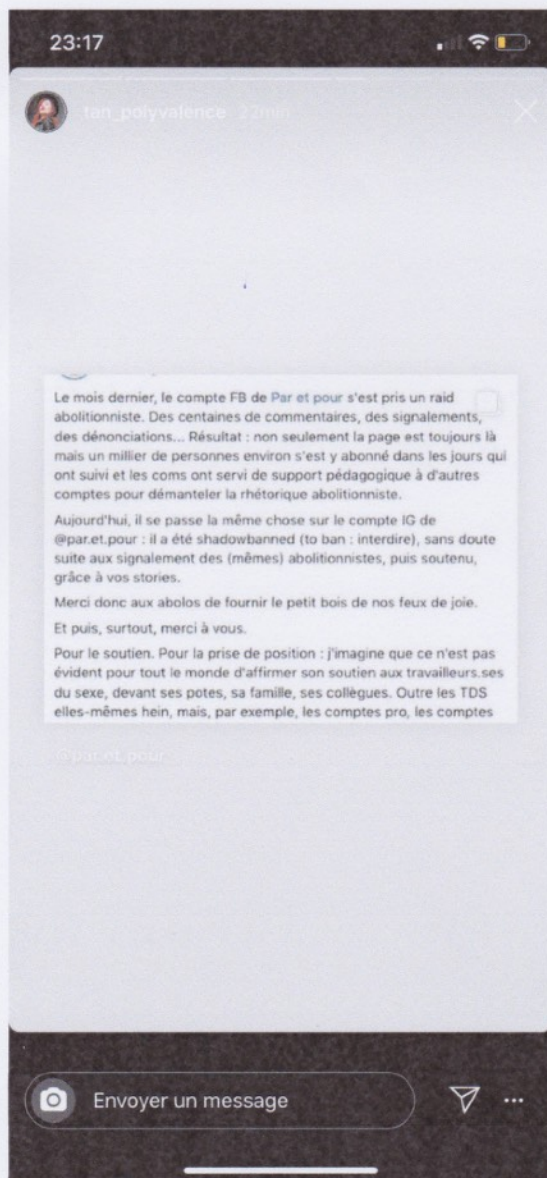
samedi, à 13:34 · 🌐

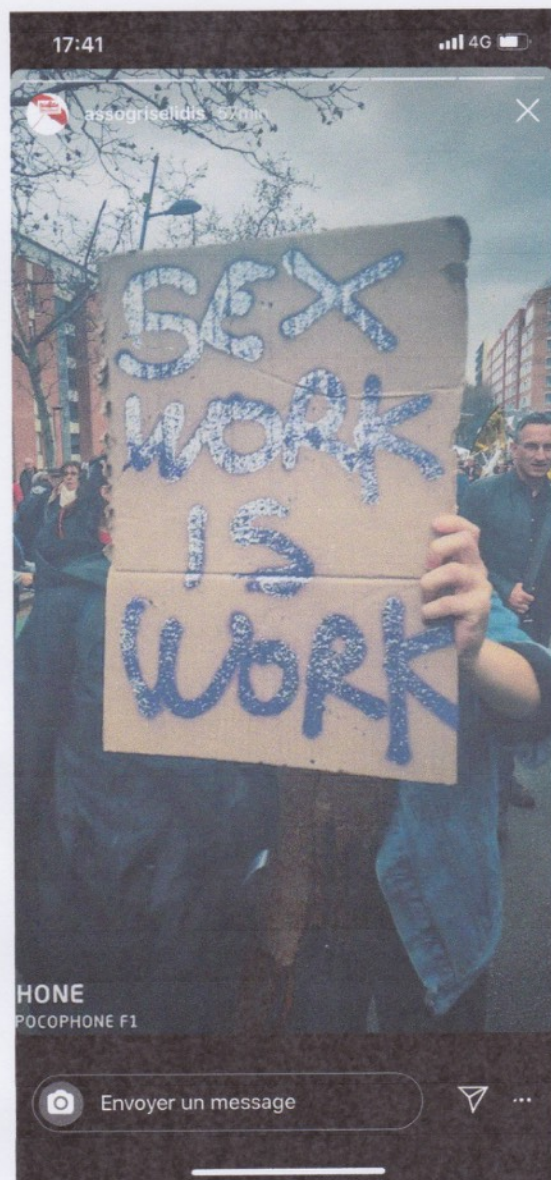
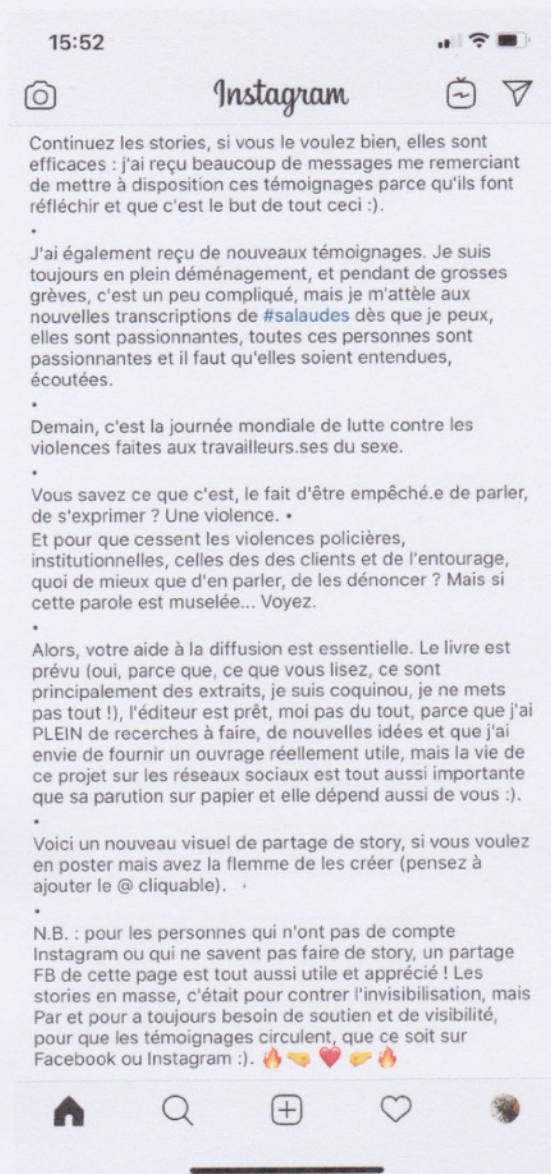
...

13:12

[OYEZ OYEZ.](#)







tous les portails, et m'enfuis, à une allure folle, sans me retourner... Mais nos pieds restent damnés, figés, collés au gravier de cette cour infernale et il faut tourner à gauche, sans fin.

Je vais maintenant écrire une lettre aux enfants et dessiner un ange pour Boris (je lui ai promis un dessin, Léonore en avait eu un pour sa fête). La semaine dernière, j'ai répondu à Maurice Chappaz. Je voudrais un jour que Maurice Chappaz, dont les cartes et la précieuse amitié m'ont tellement aidée, lise ces lignes pour qu'il se rende compte de la valeur et de l'effet de l'amitié dans une période comme celle-ci. C'est comme une sorte de résurrection dans cet état de mort...

Je viens d'écrire toutes ces pages et pendant que j'écris, c'est comme si je n'étais plus ici. Et maintenant, me voici à nouveau assise à cette même petite table, à ma droite ce même miroir avec ce même visage malade et laid, le mien — sur la table, ces mêmes objets, ces mêmes photos (celles des enfants que j'ose à peine regarder tant cela fait mal), mes stylos à bille, un petit cendrier en écorce d'orange, la lettre (l'unique) de Rodwell, les fleurs, et devant moi ce grand mur avec tout en haut cette fenêtre à barreaux, le lit de fer, et derrière moi cette porte verrouillée. Je suis là, j'étais là toute la journée, assise à cette même table sur ce banc dur, trop éloigné de la table, ou couchée sur le lit, et hier, et demain, et

flurs
Rodwell

depuis trois mois, et pour combien de mois encore. Je hais toutes ces choses, et je voudrais hurler jusqu'à ce que je ne sache plus où je suis, qu'on me sorte, qu'on m'emène d'ici, même folle, même morte, mais que je sois enfin ailleurs. Cela ferait tant de bien d'être folle, de tout casser et de crier, et de frapper, de blesser même ces êtres mécaniques à panoplies de lourdes clés.

J'ai peur de ne plus pouvoir me retenir et que tout cela se passe véritablement et que ce soit la fin de tout espoir. J'ai peur, en ce moment même, de regarder les objets, de les toucher, de savoir que je suis enfermée ici avec eux et avec moi, j'ai peur aussi de mes mains, de mes yeux et de mes dents, j'ai peur de ce qu'il y a dans ma tête — je ne veux pas y penser —, je ne veux pas y faire attention, mais parfois ce sont les objets qui pensent, et leur langage insidieux, leurs ordres à peine dissimulés, leurs contacts, tout cela rouge, rongé, grignote quelque part dans mon cerveau une petite place où déjà quelques-unes de leurs idées se sont insinuées.

Mais je NE VEUX PAS ENCORE.

Un avion passe au-dessus de nous. Il passe sans cesse des avions, jour et nuit, l'aérodrome est à côté. Chaque fois, ce bruit terrible, insupportable, me cause une douleur violente dans le dos et ensuite je tremble. C'est cela, avec leur bruit, ils achèvent de tuer nos nerfs. Et tout le jour, les ouvriers tapent, frappent, cassent des murs, scient, défoncent et plantent des clous. C'est pour cela que j'aime tant les dimanches, il y a moins de bruit.

5
mordeur, et il faut le tenir à l'œil car, si on n'y prend pas garde, il tringlerait facilement deux fois en non-stop, vu qu'il ne débände pas. Ce n'est pas humain des journées pareilles.

J'ai été bouleversée par votre magnifique article « Le Purain », je pense que c'est une vraie interview, un témoignage authentique ? A moins que vous ne l'ayez inventé, car c'est presque trop beau pour être vrai. C'est d'une rigueur parfaite, pas un mot superflu, le langage, les gestes, tout y est, c'est un chef-d'œuvre de clarté, de vérité. Mais ce pauvre jeune homme, c'est insensé, il travaille pour presque rien, il ne se rend pas compte qu'il est totalement dévalorisé. Ah merde alors, faire des Arabes à 10 F la pipe, 20 francs l'enculage, mais il est fou ce mec ! Moi les Arabes, je les fais à 100 F français, ça dure de cinq à huit minutes (désabillages et lavages, essayages compris). Il faut être vraiment cinglé pour travailler à si bas prix, quelle horreur, je n'ose imaginer dans quel état se trouve son cul. Et puis il ferait bien mieux d'économiser son anus et de sophistiquer un peu sa technique, il aurait tout à y gagner (point de vue financier et économie de son corps), vous pouvez le lui dire de ma part – le Berbère quand il faisait le Gigolo, battait ses miches qui le payaient très cher, il leur pissait dessus et s'en foutait, il les faisait bander et éjaculer à coups de poing, gifles et crachats, de sa vie il ne s'est fait enculer par des michetons, et il se faisait les plus grands Antiquaires de Paris – donc ce pauvre Alain, tout courageux et même héroïque qu'il soit, est un fou de s'user comme ça, c'est vraiment du martyre inutile. Il faut aussi et surtout tapiner avec son cerveau, c'est ça la classe, l'intelligence, et ça paie.

Mais l'histoire de son ami yougoslave, alors c'est bouleversant, on en pleurerait.

Merde, en Amour, on n'a finalement jamais de chance...

Un peu plus tard...

... Encore un quatorzième ouvrier à petite moustache... Je me demande comment je tiens encore debout. Mais c'est très bien, car treize est un mauvais chiffre, alors maintenant je suis tranquille. Oh là là, quelle journée, surtout après la foire d'hier, je n'en suis pas encore bien remise.

Je vous envoie un article sur l'armée suisse, j'ai honte de mon passeport, je me demande si ce n'est pas la race la plus débile du monde, quel infantilisme, quelle connerie, quelle suffisance... une horreur ! Je vous embrasse, merci pour tout, à bientôt.

P.-S. Je vais me traîner jusqu'à mon lit !

*

Genève, le 12 juin 1982.

Cher Jean-Luc,

Il est minuit et demi, je viens de finir mon quatorzième client, un Portugais – les autres, c'étaient tous des Turcs, Arabes, et parmi eux deux Italiens, dont l'un est un vieil habitué auquel il faut sucer la queue jusqu'au bout avec des fioritures, il a une prostate très vive et chaleureuse. Oh, je n'en peux plus, avec un peu de chance il ne viendra peut-être plus personne... Et le reste du temps se passe en lectures

Je n'ai pas pu dire non, évidemment — je pense d'ailleurs que je serai probablement la seule à me dévouer : ces dames sont en famille, devant leurs sapins de Noël et leurs souvenirs, ou alors pomponnées dans la rue à harponner tous les solitaires et les nostalgiques pour leur vider les couilles et les portefeuilles (il y en a qui disent que c'est la meilleure nuit de travail de l'année!).

Je vais me faire très belle dans une robe somptueuse achetée à l'Armée du Salut pour 25 F suisses, la jupe longue est en *vrai* velours violet-bleu nuit, fendue sur le devant, le corsage à longues manches en lamé fulgurant de broderies d'argent à motifs égyptiens, ce doit être une Pute ou une Bourgeoise dans la misère qui l'aura revendue ou jetée, elle sort peut-être d'une poubelle des quartiers chics, ramassée par les fripiers des pauvres... Mais il faut que la couturière me l'arrange, car cette dame était beaucoup plus mince que moi, et si j'y rentre à grand-peine, impossible de la fermer!

Je me suis inscrite à un Cours de Secrétariat pour *faire chier les Bourgeois* — car il est évident que je préfère crever ou mendier, ou *voler*, que de me recycler devant une machine à écrire pour taper des niaiseries bureaucratiques pour un patron! Mais voilà l'astuce : je me suis fait inscrire sous la mention professionnelle de Péripatétiennne! Ça, c'est tout de même *hénaurme*. Ça ne s'est certainement jamais vu. Comme s'écrierait la grande Colette : « Ah, que j'ai du goût, que j'ai du goût! » J'en ai ri aux larmes plusieurs jours de suite! Tenez, de joie, j'en ai remis pour la cinquième fois la *Camparita* en dansant toute seule!

Voilà comment les choses se sont passées : je trouve dans ma boîte aux lettres une feuille publicitaire avec un petit

talon détachable, je le remplis et je l'envoie à l'adresse indiquée, en étant d'ailleurs persuadée qu'on ne me répondrait pas. Deux jours après, on me téléphone, une voix de femme jeune, charmante, avec un léger accent étranger, qui me demande une entrevue au sujet du cours pour plus ample information. Le jour dit, à 2 heures de l'après-midi, on sonne à ma porte et je vois une superbe créature, grande, blonde, coiffée et maquillée comme une star de haute volée, vêtue d'un pantalon collant de similicuir (à moins que ça soit du vrai, je n'ai pas touché) et une veste de fourrure claire à longs poils aussi belle qu'une relique de vieille Courtisane alors qu'elle était neuve du temps de ses splendeurs — j'en reste le souffle coupé! Moi, j'étais en robe de chambre un peu flétrie par les caresses des Turcs, maquillée mais pas coiffée, enfin d'un genre vraiment louche...

Cette jeune femme s'assied dans ma cuisine et me demande presque brutalement : « Vous travaillez je pense? Que faites-vous comme travail?... — Mais... je lui réponds, je vous l'ai pourtant écrit sur le formulaire, vous n'avez pas vu? Je suis péripatétiennne. »

« Qu'est-ce que ça veut dire, Péripatétiennne? » qu'elle me sort avec un air angélique et pas du tout gêné... Et figurez-vous que *vraiment* elle ne savait pas. Oui, ça existe encore à notre époque, des ignorances pareilles. Et en plus, ça recrute des gens pour des cours de Secrétariat! (Il faut dire, comme elle me l'a avoué par la suite, que cette jeune femme est d'origine hollandaise, elle est peut-être excusable mais elle aurait pu tout de même consulter un dictionnaire.) Enfin, quand je réalise que cette créature est aussi innocente que la première neige, je me dis en moi-même : ah, la pauvre

bonne ! Et bien, il va falloir qu'elle s'accroche à sa chaise, car je vais lui apprendre, moi ! Et je la regarde bien en face dans les yeux, et d'une voix très calme (j'étais assise en face d'elle) : « Péripatéticienne, Madame, cela veut dire exactement la même chose que : Prostituée ! » (Là, ça valait la peine de lâcher l'artillerie lourde, sans plus jouer sur les mots.)

Ouh là là, mon pauvre Jean-Luc, je regretterai toute ma vie de n'avoir pu filmer l'expression de son visage à ce moment-là ! Ah non, c'est trop ! Ce sont des minutes pareilles qui vous paient des misères de toute une vie !

Ah, la malheureuse ! Elle qui s'était faite si belle et si douce (on a dû fourguer à ces gens-là tout un cours de psychologie) pour m'amadouer tout en fermeté charmeuse et me faire signer mon contrat (car ces cours ne sont pas donnés, vous pouvez m'en croire). Alors là, elle a perdu pied... oh, un bref instant, le temps d'un battement de cils épouvantés, elle est restée muette, mais bravement souriante et à peine crispée – le commercial oblige ! Et moi, je ne l'ai pas laissée battre des ailes dans le vide, j'ai aussitôt enchaîné avec une immense théorie humanisante mais impitoyable, vous me connaissez, ce n'est pas l'éloquence qui me manque au bout de huit ans de discours et de débats publics, de conférences de presse, d'interviews et j'en passe ! Je l'ai matraquée sans la laisser reprendre haleine, et elle s'est un peu remise et décontractée, le sourire s'est fait plus naturel, un peu ironique mais complice, entre femmes parfois on se comprend. Une amie est arrivée à l'improviste, une des Putes les plus combattives du quartier, une bouteille de champagne à la main, et cela a tout à fait dégelé l'atmosphère. Et pour finir, nous bavardions comme de vieilles copines, et les mots

trottoir, client, éjaculation, queue, prostituée, prostitution nous paraissent aussi habituels que le vocabulaire des secrétaires et des comptables ! Pour finir j'ai signé mon contrat en versant 400 F suisses d'acompte (oh, douleur, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour la révolution !), mais comme j'ai voulu, avec le fameux mot Péripatéticienne marqué dessus – et croyez-moi, la bagarre a été dure, la jeune « Prospective » hollandaise a tout essayé pour me dissuader, les supplications, les menaces : « Vous verrez, tout le monde n'est pas gentil et compréhensif, on va vous faire des ennuis... » Je suis restée inébranlable et pour finir elle a vu que je ne signerais pas, qu'elle rentrerait bredouille à Neuchâtel, et qu'elle se ferait engueuler par ses chefs, alors la malheureuse a marqué le Mot fatal, j'ai signé, et j'ai payé. Et voilà. Je suis maintenant considérée dans les Étudiantes ! Et ce n'est pas tout. J'irai suivre les cours, bien entendu, et j'aurai mon diplôme ! Comme toutes les autres rombières, et j'irai aux cours, habillée en Pute ! Ah, ils n'ont pas fini de s'en voir !

Tenez, je suis tellement joyeuse de cette action d'éclat, que je viens de me mettre un sublime disque arabe (de la chanteuse Samira Toufic) et je bois une goutte de whisky par la même occasion, il faut fêter ça !

Je crois que je vais vous quitter pour ce soir en vous embrassant affectueusement et tous mes vœux pour Noël et la nouvelle année, qu'elle soit moins vache que l'autre, à bientôt.

P.-S. Mon Dieu, je ne sais pas où j'ai la tête ! Je vais vous écrire encore absolument, il y a longtemps que je voulais le faire, au sujet de votre admirable texte (j'ai pleuré en le lisant) : « L'Homme » étendu dans le dernier *Fou parle* – ces

pas tout dit.) Me voici donc au café, entourée d'un groupe de joyeux lurons, et de demi-pastis en demi-pastis, on échange des souvenirs. Je n'en ai aucun à mettre sur la table, et pour cause : je n'avais jamais connu le défunt ! Et je le dis, car je déteste mentir. Étonnement général : je parle un peu d'Odette, à mots très couverts. Ces Messieurs comprennent vite. Et le plus hardi (le plus argenté aussi) se propose tout aussitôt à me ramener chez moi. Les autres l'envient, font un peu la gueule, mais nous voilà partis, et c'est ainsi qu'Odette et son Handicapé, enfin réunis de l'autre côté, m'ont envoyé un client à 11 heures du matin, après un enterrement, il faut le faire ! Après tout, pourquoi pas ? Rien ne console autant de la mort que l'amour ! C'est logique. Et merde pour la morale. C'est une histoire qui aurait enchanté Maupassant !

Voilà, je vous embrasse, et Bonne Année à vous aussi.

*

Genève, dimanche 5 février 1984.

Cher Jean-Luc Hennig,

Hélas, voilà bien longtemps que je ne vous ai écrit, je mène une vie de *folle*. Ainsi aujourd'hui, un dimanche doux et clair qui finit sous la pluie... je l'ai passé *entièrement* à piétiner et tourner devant ma machine à photocopier — oui comme un de ces pauvres ânes, les yeux bandés, que je voyais tourner en Égypte pendant des heures à faire marcher une barre devant un puits pour irriguer les champs ! Et ensuite j'ai couru à perdre haleine poster par express

Photocopieuse

"Compte" Call Off Your Old Tired Ethics

Marg St-James

LA PASSE IMAGINAIRE

un énorme paquet de documents pour une revue de femmes en Californie que je ne connais pas. On devrait me décorer, sur le tard, après encore vingt ans de labeur et de souffrances, de la Légion d'honneur du Masochisme sociologique!

J'ai même refusé cet après-midi un client (un ivrogne, un des pires, mais quand je n'ai rien d'autre, habituellement je le prends quand même) qui est revenu deux fois en vain – la deuxième fois dans un état! Vous voyez, c'est un grand crime de lèse-Putinat, aucune Pute du quartier ne refuserait un client qui vient à la porte, surtout un jour vide comme aujourd'hui. Enfin ce soir, en revenant de la poste, j'en ai trouvé un autre, un Con d'Italien, ivrogne lui aussi naturellement, un cas difficile – plus on le suce, plus on le cajole, plus il débande – même les insultes souvent ne marchent pas. Il n'y est simplement pas arrivé, et il voulait me reprendre les 50 F, au bout de trois quarts d'heure de travail! Là, je me suis fâchée tout rouge. Je l'aurais tué! Peut-être encore qu'il aimerait ça, cet imbécile! Bientôt, après avoir épuisé toute la gamme des caresses et des tortures, il faudra encore les assassiner, et peut-être qu'ils n'éjaculeront même pas!

À Noël, je peux vous dire, après avoir taillé une pipe à un musicien avec toutes les fioritures d'usage en écoutant du Coltrane, en allant recracher aux chiottes comme de coutume, la cuvette était rouge de sang! Ça non plus, ça ne m'était encore jamais arrivé!

Dernièrement, j'ai observé aussi une chose très curieuse, un cas de somnambulisme sexuel : un vieillard de 71 ans – le pauvre, il n'enlève même pas son pantalon, et marche avec une canne – eh bien, il s'était endormi les yeux ouverts

Se remboursent - travail pour rien

LA PASSE IMAGINAIRE

pendant que je le suçais et le branlais (à sa demande) et quand il a joui, il ne s'en est même pas aperçu, et il croyait qu'il n'avait rien fait. Il m'a demandé ensuite, d'une toute petite voix : « Est-ce que j'ai joui? » Alors vraiment, on se demande pourquoi se donner tant de peine pour rien, c'est incroyable! Dans ce boulot, vous comprenez, on a sa fierté, se trouve que c'est humiliant de gagner de l'argent pour rien.

Vous savez que cette adorable « Juive de l'intérieur » que vous aviez interviewée dans *Le Fou parle* de septembre 1983 m'a écrit et envoyé une photo d'elle (malheureusement elle a les yeux baissés – on ne voit que son visage un peu argenté par la sueur, entre deux gros sexes d'hommes qui la caressent comme des serpents) avec une lettre à l'encre bleu-vert, d'une très jolie écriture, et pleine de textes, d'articles, de poèmes. Je vais lui répondre dès que j'aurai le temps (si seulement les gens me foutaient un peu la paix!).

Je crois qu'elle a été un peu blessée de ma réaction à son interview – je ne voulais pas lui faire mal, mais je maintiens mes positions. Il est clair que nous n'avons pas la même vision des choses, mais ça ne fait rien, nous pourrions très bien être amies. Que voulez-vous, nous sommes à l'opposé : elle, elle baise et se fait arroser et humidifier par plaisir. Moi, c'est du travail. Je ne choisis pas les mecs, je prends ce qui vient... bien obligée. Bien sûr, il y en a de charmants, cultivés, délicats, intelligents, mais il y a aussi une sombre et sordide racaille qui tient le fond de la poubelle humaine. Je les aime tous, mais je ne suis pas amoureuse, voilà la différence! Toutes ces queues, tous ces intérieurs d'Anus brillants comme l'enfer, tous ces Foutres, épais, gluants, fétides, giclant, bavant, hoquetant, quelle horreur! Ah non! L'amour, c'est l'amour,

risquant tout, au jour le jour. C'est une race superbe et qui se conservera telle aussi longtemps qu'elle restera protégée par sa langue incompréhensible et sauvage et sa révolte, son refus de s'intégrer à une société qui la rejette, qui ne la comprendra jamais. Là, tout est théâtre et vérité, à l'état brut, quotidien, intégral.

On m'a donné, à moi, parce que je suis considérée comme une des filles de la famille, parce que je suis venue de si loin à l'enterrement du Père Tzigane qui m'a beaucoup aimée, une des grandes photos magnifiques, sacrées, un portrait du jour de son mariage où il avait trente-trois ans, et on l'a refusée à deux de ses autres filles parce qu'elles n'étaient pas venues, pour les punir. D'ailleurs la préférée, Nina, a téléphoné d'Anvers, elle pleurait, on me l'a passée. Je lui ai dit : « Je suis venue, je lui ai dit au revoir à ta place... » Et j'ai entendu des sanglots bouleversants.

Nous avons beaucoup pleuré, toutes, il faut cela pour laver les morts de toutes les saloperies de cette vie. Ainsi, ils partent moins lourds... J'ai vu sur le visage du Père Tzigane, une grande noblesse avec une rage terrible, celle de n'avoir pas pu se venger des Allemands, de la guerre, d'Auschwitz, venger sa première femme et ses huit enfants brûlés... Il y avait une colère immobile, figée pour l'éternité sur sa face vieillie, fatiguée, un peu affaissée mais encore merveilleusement brune au lieu d'être blanche, avec la moustache grise à jamais. Et devant lui, posé au bas de ses mains croisées sur un pauvre crucifix, et le masquant à demi, un de ses plus beaux chapeaux, en feutre, aux bords élégamment façonnés comme un Borsalino de grand Seigneur. Toute la dignité des Tziganes est là. J'étais fascinée par ce

chapeau à l'allure princière et gangstérienne posé là, sur du satin blanc, naviguant vers l'éternité de toute sa splendeur inerte. Un vieux Tzigane est tombé à genoux, on a entendu un grand hurlement de femme, presque animal. La foule des Tziganes, tous en noir. Les femmes sans maquillage, sans bijoux. Le silence. Une splendide messe, en tchèque. Au cimetière, nous avons suivi, en long cortège entre de vieilles tombes aux ornements surannés. Des vagues de corbeaux noirs criaient tout alentour. Le Père Tzigane a résisté jusqu'au bout, j'ai bien vu qu'il voulait emmerder les Allemands, les quatre croque-morts qui descendaient le cercueil en ahanant et en gémissant ont dû s'y reprendre à je ne sais combien de reprises, il restait en travers de la fosse et ne voulait pas descendre. Cet homme était trop grand pour une tombe allemande ordinaire. Des montagnes de fleurs montraient jusqu'au ciel, gris et sombre, qui retenait sa pluie. Le Prêtre tchèque, un ami, a lu un très beau discours en allemand qu'il avait écrit sur des feuilles blanches, qu'il tournait lentement, hésitant sur certains mots, car ce n'était pas sa langue. Dans un jour comme celui-là, on ne parle pas, on ne mange pas. La télévision reste fermée. On reste là, assis en silence dans le salon, dans la fumée suffocante des cigarettes. Les gens viennent, restent, repartent et le téléphone sonne. Des bougies mortuaires en plastique rouge transparent brûlent jour et nuit devant des statues et des images saintes. La chambre du Mort est fermée à clef, personne n'a le droit d'y entrer ou d'y dormir. Seule une bougie reste à côté du lit et brûle toute la nuit dans une assiette. Tous les habits, tout ce qui lui a appartenu sera brûlé. On ne donnera rien, ni ne jettera rien, de peur que de pauvres gens ne s'emparent

intéressant la te
revêta tzigane

LA PASSE IMAGINAIRE

risquant tout, au jour le jour. C'est une race superbe et qui se conservera telle aussi longtemps qu'elle restera protégée par sa langue incompréhensible et sauvage et sa révolte, son refus de s'intégrer à une société qui la rejette, qui ne la comprendra jamais. Là, tout est théâtre et vérité, à l'état brut, quotidien, intégral.

On m'a donné, à moi, parce que je suis considérée comme une des filles de la famille, parce que je suis venue de si loin à l'enterrement du Père Tzigane qui m'a beaucoup aimée, une des grandes photos magnifiques, sacrées, un portrait du jour de son mariage où il avait trente-trois ans, et on l'a refusée à deux de ses autres filles parce qu'elles n'étaient pas venues, pour les punir. D'ailleurs la préférée, Nina, a téléphoné d'Anvers, elle pleurait, on me l'a passée. Je lui ai dit : « Je suis venue, je lui ai dit au revoir à ta place... » Et j'ai entendu des sanglots bouleversants.

Nous avons beaucoup pleuré, toutes, il faut cela pour laver les morts de toutes les saloperies de cette vie. Ainsi, ils partent moins lourds... J'ai vu sur le visage du Père Tzigane, une grande noblesse avec une rage terrible, celle de n'avoir pas pu se venger des Allemands, de la guerre, d'Auschwitz, venger sa première femme et ses huit enfants brûlés... Il y avait une colère immobile, figée pour l'éternité sur sa face vieillie, fatiguée, un peu affaissée mais encore merveilleusement brune au lieu d'être blanche, avec la moustache grise à jamais. Et devant lui, posé au bas de ses mains croisées sur un pauvre crucifix, et le masquant à demi, un de ses plus beaux chapeaux, en feutre, aux bords élégamment façonnés comme un Borsalino de grand Seigneur. Toute la dignité des Tziganes est là. J'étais fascinée par ce

LA PASSE IMAGINAIRE

« chapeau à l'allure princière et gangstérienne posé là, sur du satin blanc, naviguant vers l'éternité de toute sa splendeur intacte. Un vieux Tzigane est tombé à genoux, on a entendu un grand hurlement de femme, presque animal. La foule des Tziganes, tous en noir. Les femmes sans maquillage, sans bijoux. Le silence. Une splendide messe, en tchèque. Au cimetière, nous avons suivi, en long cortège entre de vieilles tombes aux ornements surannés. Des vagues de corbeaux noirs criaient tout alentour. Le Père Tzigane a résisté jusqu'au bout, j'ai bien vu qu'il voulait emmerder les Allemands, les quatre croque-morts qui descendaient le cercueil en ahanant et en gémissant ont dû s'y reprendre à je ne sais combien de reprises, il restait en travers de la fosse et ne voulait pas descendre. Cet homme était trop grand pour une tombe allemande ordinaire. Des montagnes de fleurs montraient jusqu'au ciel, gris et sombre, qui retenait sa pluie. Le Prêtre tchèque, un ami, a lu un très beau discours en allemand qu'il avait écrit sur des feuilles blanches, qu'il tournait lentement, hésitant sur certains mots, car ce n'était pas sa langue. Dans un jour comme celui-là, on ne parle pas, on ne mange pas. La télévision reste fermée. On reste là, assis en silence dans le salon, dans la fumée suffocante des cigarettes. Les gens viennent, restent, repartent et le téléphone sonne. Des bougies mortuaires en plastique rouge transparent brûlent jour et nuit devant des statues et des images saintes. La chambre du Mort est fermée à clef, personne n'a le droit d'y entrer ou d'y dormir. Seule une bougie reste à côté du lit et brûle toute la nuit dans une assiette. Tous les habits, tout ce qui lui a appartenu sera brûlé. On ne donnera rien, ni ne jettera rien, de peur que de pauvres gens ne s'emparent

5 du mois). Donc je vous laisse imaginer les ivrognes, les épaves de fin de siècle... D'ailleurs, j'annonce ici même l'apparition sur les trottoirs de Genève d'une nouvelle race humaine : l'Homo Pithecanthropus Turicensis... n'a même pas besoin d'être ivre pour être épouvantable. Donc, cultivée depuis plusieurs années sur les chantiers français limitrophes de Genève, cette espèce assez courante, quoique modeste, réduite au cédibar absolu par des conditions de vie inhumaines (famille au pays, solitude totale) en est réduite à fréquenter une fois par semaine quelque Pute vieillissante et consolatrice qui l'accueille à bas prix. D'année en année, puant l'honnête sueur du travail, pas rasé, les pieds et les aisselles conservés dans la crasse et l'odeur « sui generis » indéfectibles de toute une semaine, l'estomac prenant de l'ampleur au gré des chopes de bière arrosant les nostalgies, ces prototypes débarquent le samedi en début d'après-midi pour réapparaître encore parfois le dimanche au soir, boulevants d'ardeur et de « furia » sexuelle, toutes queues dehors et le regard gluant d'amour, bredouillant d'incompréhensibles déclarations d'amour en turec. Et quand ils ne m'écorchent pas vive de leurs poils du cul fraîchement rasés, ce sont les ivrognes du quartier qui prennent la relève avec leurs ongles. Oui, le week-end, je suis labourée comme un champ de blé et si je tiens le coup ici même en vous écrivant, le cul douloureusement posé sur une chaise rembourrée de faux cuir vert, c'est que je suis enduite abondamment de « Bépanthène Roche » (Dieu bénisse l'usine qui le fabrique!).

Un peu plus tard, minuit, chez moi.

Je me relève d'un Espagnol... ivre, naturellement. Ils boient d'ailleurs tous. Certains, comme celui-là, sont proprement *exasperants*! À peine nus, lavés et savonnés à la cuisine, ils se précipitent sur moi pour m'enfoncer leur queue dans le dos alors que je suis assise sur le bidet, ils n'en perdent pas une miette! Sur le lit, ensuite, ce sont des chinoïseries à n'en plus finir, ils veulent que ça dure, bien qu'ils se plaignent souvent d'avoir la queue trop petite, mais ils veulent s'en servir le plus longtemps possible. Ça n'en finit plus.

C'est ça, vous savez, Jean-Luc, la *vraie* Prostitution : le travail. Rien à voir avec les pleurnicheries et les pavanées des fausses Putes qu'on nous montre au cinéma. La *vraie* Prostitution se fait en silence la plupart du temps, toute en nuances, en efforts surhumains, c'est un travail d'orfèvre, minutieux, héroïque. Il faut savoir faire jouir tout en se protégeant de l'usure et de la douleur, en carressant, suçant, léchant, pressant, griffant un peu, gémissant adroitement, en maintenant fermement les queues molles et recalculant les des ivrognes là où elles doivent être — cet après-midi, je me suis fait un alcoolique portugais en levrette, ce n'était pas de la tarte. J'ai fini par hurler de colère et de rage en l'insultant de toutes mes forces, et pour finir il y est arrivé, j'ai cru crever, coupée en deux, le dos cassé, la main presque paralysée, endolorie, la chatte en feu, la tête écrasée contre le mur. Et encore, vous croyez qu'il se serait excusé? « J'ai bu quatre bières, voilà, mais je t'ai payé cinquante francs, alors j'ai le droit! » Voilà ce qu'il m'a sorti en guise d'oraison.

murs aveugles, des couloirs capitonnés de cruauté et de peur ? Qu'importe le printemps, qu'importe la douleur ?

Bijoux Vous savez, comme j'étais arrivée là-bas parée de tous mes bijoux, cinq fois on m'a fait sortir et rentrer dans la cabine automatique, et à chaque fois j'enlevais un ou deux bracelets-serpents, une bague, ma ceinture en métal doré — à chaque fois, je déclenchais un signal d'alarme strident et colérique, derrière les guichets, c'était un agacement poussé au paroxysme. Mais l'arme majeure, elle a passé sans bruit, sans une vibration, c'est mon amour qu'ils n'ont pas vu, ni mesuré, ni même pressenti, et qui va ronger leurs défenses comme le venin du pire des serpents !

Depuis quinze ans, ces petites prisons de campagne se sont blindées, forrifiées, électrifiées, ce sont de vrais bunkers automatiques, c'est Kafka. Les gardiens ont doublé, triplé. Il y a de nouvelles matières inhumaines, métalliques, synthétiques, vitrifiées et insonorisées partout, les gardiens vous suivent et vous précèdent à pas feutrés, pressés, stressés, ils ne parlent plus, ils ne respirent pas. Et on bourre les Prisonniers de calmants, de neuroleptiques, il faut une énergie surhumaine pour résister à cette camisole chimique, sauvegarder ses forces. La plupart se laissent piéger, ils deviennent des loques. Certains meurent. Lentement, ou d'un seul coup dans une crise de cafard. Voilà, je suis retournée par amour dans l'Underground humain... Et je me cuirasse de patience, de passion et d'espoir. En transportant avec moi partout, précautionneusement, le Missile de l'Amour... chargé de toutes ses destructions, de toutes ses illuminations, et affamé d'espace.

*Haut tendit mon esprit mais l'amour avec
Beauté le rabattit ; la douleur le ploya plus violemment ;
Ainsi j'ai parcouru l'arc
De la vie et je reviens d'où je partis.*

Holderlin

*

Genève, dimanche 25 mai 1986.

Très cher Jean-Luc,

Je vous écris ce soir par une voluptueuse soirée ensolillée, dans un des derniers restaurants authentiquement populaires de Genève, le Café du Centre, où flottent au plafond jauni par la fumée tant de souvenirs. À cette table même, où je vous écris, un faux Gitan à tatouages, devenu par la suite meurtrier par accident, m'avait demandée en mariage... Mais comme il menaçait continuellement de me tuer, cela ne s'était pas fait.

Aujourd'hui, enfin, ce soir... je me fais une petite fête à moi toute seule. Cet après-midi, après avoir subi quelques clients, dont une espèce de loup maigre tout en os, fort pénible quoique émouvant (encore un Turc échappé à leur gouvernement), je suis montée au septième (on peut même dire au huitième) ciel avec une grande Brute épouvantable que je déteste cordialement pourtant ; je l'engueule sans arrêt et l'ai déjà menacé plusieurs fois de ne plus le reprendre. Il a une gueule militaire, à moitié rouquin, les cheveux coupés au couteau, la peau pâle envenimée de rougeurs vulgaires, d'horribles yeux bleu fade et méchants, enfin j'en suis à me

fleurs ! Tout à l'heure, il va falloir passer au maquillage, une heure d'avance. Et ensuite, à la barre ! Le chanteur n'a pas dormi, il est dans un état crépusculaire, mais il tient le coup grâce à sa jeunesse et à une certaine nonchalance.

Le lendemain, à midi,
devant une tasse de café au lait.

Eh bien, le pire est passé ! Je n'en dirai pas plus, ne voulant pas me faire encore des ennemis mortels. Que voulez-vous, une émission de variétés, ce n'est pas la Scala de Milan. Il faut dire que tout le monde a été plus que charmant hier soir, de la maquilleuse au réalisateur en passant par les artistes et le public, car il y avait du public, et à la fin des enfants sont venus nous demander des autographes... Oui, même à moi, les malheureux ! Il n'y a plus de morale...

D'ailleurs en sortant de la-bas, profitant du maquillage dont on m'avait enduite, j'en ai utilisé l'impact éblouissant pour arpenter victorieusement les trottoirs des Pâquis, passant ainsi d'un métier à l'autre sans complexes, en « Pute » cette fois, petite jupe noire moulante, chaussures en vernis noir, cheveux au vent, dans ma petite veste de vision « tourmaline » (une sorte de beige crêmeux) achetée autrefois à une collègue qui la tenait de cette pauvre Lili tombée dans la misère (elle est morte depuis, assassinée par les tranquillisants. Et tant qu'elle était vivante, je n'avais pas le droit de porter cette veste – en réalité un manteau raccourci – par délicatesse et pour ne pas lui faire de peine...).

Et hier soir, j'ai récolté un magnifique client, à 100 F (une aubaine *rarissime* !) que je n'avais pas revu depuis douze

ans, du temps de mes splendeurs dans la vieille ville... un homme tendre, doux, romantique, et nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre presque en pleurant de joie ! Ça, c'est la vie, c'est autre chose que les flonflons même artistiques de la Télévision ! Je me suis octroyé un petit alcool un peu là, une « williamine », au bar de l'Aiglon, je l'avais bien mérité. Le barman fulminait, car « on ne s'amuse plus comme avant », disait-il. « Avec toutes ces droguées et leurs jultots, ces camés... », il paraît qu'il en entend de toutes les couleurs. « Des gâche-métier », disait-il. « Elles se prennent deux hommes à la fois pour 50 F, oui ! Et des filles encore jeunes, vous ne croiriez pas... » C'est affreux d'entendre des choses pareilles, et comme les trottoirs dégénèrent. De mon temps, on se respectait autrement. Ce travail était bien fait, avec du cœur, de la technique, et on nous le *payait*.

Cher Jean-Luc, je vous embrasse.

*

Genève, dimanche 22 mars 1987.

Tiès cher Jean-Luc,

Il est déjà minuit passé. Un dimanche soir, il ne viendra plus personne.

Je bois à votre santé – et à la mienne – un verre de vin rouge espagnol supplémentaire, tellement je suis en rage d'avoir lu dans *Le Nouvel Observateur* encore un grand reportage terrifiant sur le sida, ce nouvel épouvantail qu'on nous brandit tant et plus comme une épée de Damoclès au-dessus de nos corps. C'est le nouveau Terroisme médical du siècle...

dans *La Suisse*, a déjà fait le tour de Genève! Je me suis inscrite pour ce maudit Congrès de Stuttgart, dont je vous envoie la photocopie du programme. Vous verrez la Mafia à laquelle nous aurons affaire... Que des pasteurs, des religieux et le secrétaire général d'Interpol!

Je vous embrasse, à très bientôt, j'espère, amitiés chaudes,

*

Genève, jeudi 10 septembre 1987.

Très cher Jean-Luc,

Je suis de plus en plus angoissée à l'idée de passer en Allemagne – où je suis interdite de séjour à vie. Je ne sais si je prendrai l'avion, bien que j'aie réussi à économiser le prix du billet, les aéroports sont envahis de policiers, qui sait s'ils n'ont pas sur ordinateur la liste des « Maudits »! Je me sens d'une joie d'autant plus féroce à l'idée d'*enculer* la justice allemande qui m'avait foutue en taule sans pitié pour cinq grammes de marihuana dans une boîte d'allumettes, et vomie dans un fourgon blindé il y a vingt-cinq ans, après sept mois d'Enfer à crever de faim, de froid et d'angoisse dans ses murs, et fait *perdre* un Fiancé Nègre qui voulait m'épouser. Il faut que je me venge une fois de plus, en beauté!

Je vous embrasse, à bientôt.

*

Genève, samedi 12 septembre 1987, 11 h du matin.
En écoutant un superbe concerto pour violon de Mozart.

Cher Jean-Luc,

Je ne résiste pas au plaisir de vous écrire ce petit mot, car vous allez être le Premier à l'apprendre. La Fédération abolitionniste internationale est *cuite*! Dans le cul!

Ils vont se tordre de douleur, les Révérends Pères et bonnes sœurs à voilette reculée vont en baver!

Je trouve à l'instant dans ma boîte aux lettres ce « Communiqué de Presse » sur un magnifique papier à tête, en anglais, mais les traductions : français et allemand, vont suivre, faites par nos amis du Parlement européen. Elles ont mis mon nom qui va galoper sur les Télé internationaux... Tant pis, il faut faire face. Maintenant, je n'en ai plus rien à foutre.

Si on vient m'arrêter en plein Congrès, je donnerai des interviews derrière les barreaux, ça sera plus original. Comme je parle l'allemand à la perfection, pas de problèmes. Enfin, on verra bien.

Ce communiqué de presse est tout simplement génial.

« Les Abolitionnistes menacent les Droits humains et civiques des Prostituées! »

Toute cette racaille va s'étrangler avec ses chapelets et ses médailles bénites. Je suis contente, contente, contente! Payée de douze ans et demi de martyre intégral.

Cher Jean-Luc, je vous embrasse avec émotion, votre vieille complice.

P.-S. Je valse toute seule de joie dans ma cuisine!

Aéroport de Zurich, lundi matin aux aurores.
Le 21 septembre 1987.

Très cher Jean-Luc,

Me voici en route pour l'échafaud... Le sort en est jeté! Même si je passe la frontière, on peut aussi m'arrêter à l'hôtel, où les contrôles policiers sont encore beaucoup plus minutieux. On verra bien. Notre amie féministe du Parlement européen que j'ai avertie par téléphone m'a assuré qu'au cas où on me mettrait en prison, le Parlement européen m'en ferait sortir. Oh là là! J'aurai bientôt mon statut de diplomate des Trottoirs.

L'emmerdant, c'est que si on m'attrape, il me reste *trois mois* à tirer sur cette ancienne condamnation d'il y a vingt-quatre ans, suivie d'une expulsion à vie.

Maintenant, je me fous de tout, décidée à jouir de chaque minute de liberté qui me reste. Qui sait, peut-être que les Vautours du Destin auront pitié de moi.

Je suis de nouveau aux médicaments, ce qui ne m'a pas empêchée malgré ce retour des cystites de faire quelques clients, Turcs, Espagnols et Arabes, arrosés de quelques verres de rouge entre les passes, donc tout va bien.

Ce Congrès anti-Putes est ma dernière action révolutionnaire de cette année, ensuite, je vais *vivre, lire, écrire, peindre et baiser!*
Je vous embrasse.

*

Stuttgart, jeudi 24 septembre 1987.
Tea-room de l'aéroport.

Frères cher Jean-Luc,

Cette fois-ci, c'est la Grande Vie, je bois un « Punch du Planteur » à votre santé! Avec une paille, bien sûr, et une petite girafe en plastique qui trempe dedans pour remuer les glaçons. C'est délicieux, je vous le recommande.

Je l'ai bien mérité, après cette dure épreuve. J'ai occasionné, sans le vouloir d'ailleurs... deux scandales monumentaux au sein de ce Congrès. Mon nom a été cité à plusieurs reprises, et même assorti d'un blâme public de la part du Président d'Honneur. Un des Membres du Comité a même donné sa démission à cause de moi, et a quitté la salle tout un après-midi parce qu'on m'avait redonné la parole (une minute et demie). Tout ça me fait bien de l'honneur! Et pour avoir commis quel crime? Simplement d'abord, d'être là, toute noire et gluante de péchés, et d'oser le revendiquer sans vouloir m'amender...

Ce qui est évidemment incompatible avec les idées abolitionnistes qui prônent depuis plus de cent ans l'abolition de l'« esclavage » dans lequel nous les Putes sommées censées être « enfermées ». C'est grotesque, c'est rétro, cela manque absolument de nuances et d'objectivité... Sous prétexte de nous rendre notre dignité humaine, on nous traîne dans la boue si nous refusons le salut.

Une petite moitié de la salle était « progressiste » et me soutenait, quoique avec des réserves. L'autre moitié, grosse de respectables personnes à la morale de fer, résolument

hostiles, quasiment hystériques par moments. Accrochée au micro, j'ai laissé passer l'orage, les menaces, les insultes, stoïque, muette – et on me l'a laissé. Certains n'en revenaient pas, d'autres m'ont félicitée pour mon courage. Ensuite, j'ai été réhabilitée publiquement par une dame juriste suisse, et en tout dernier lieu, par la Présidente indienne, vêtue d'un magnifique sari. Je suis allée lui serrer la main et la remercier avant de partir. Elle m'a adjurée, les yeux dans les yeux, de « quitter la Prostitution »... J'ai refusé. Quelle ingratitude tout de même!

J'ai le péché chevillé au corps, à l'âme, et au Cul. Que voulez-vous, c'est trop tard. Et puis *ma* dignité personnelle m'interdit de m'écraser devant ces gens, leur morale et leurs jugements. J'ai vomi ce système, je ne le réingurgiterai pas. Je resterai donc « indigne, esclave, menaçante » pour eux selon le titre de leur Congrès, et c'est le dernier (le troisième!) dans lequel j'irai m'embourber en dépensant 1 000 F suisses! Mais je ne regrette pas. J'y ai beaucoup appris et la collègue que j'avais amenée, une superbe Pute (belle, intelligente, spécialisée dans les Sado-Masochistes), la fameuse Misha Von S. qui est en train de se recycler en journaliste, a très bien parlé elle aussi, elle était scandalisée. Une amie, travailleuse sociale de l'association Aspasia à Genève, entraînée dans la même galère, a plongé avec nous, frappée par la même haine, et le même mépris. Elle a compris enfin, dit-elle, ce que nous vivons...

Mon cher Jean-Luc, il n'y a plus de limites! Tant qu'à se vautrer dans le Péché, je me suis commandé une énorme coupe en faux cristal remplie de myrtilles géantes et de crème fouettée, il faut voir ça! Et je l'attaque en pensant à vous.

Je me fous de tout maintenant, on ne m'a pas attrapée. Et donc que j'ai bu un jus d'orange pendant une des « pauses » du Congrès, à 50 centimètres du chef de la Police de Stuttgart!

J'ai tout de même eu ce matin un grand frisson d'épouvante, avant de sortir de l'hôtel, tout en payant ma note, j'entends la patronne s'exclamer : « Aber, was ist denn los? » (Que se passe-t-il donc?) Je regarde par la fenêtre : une petite voiture verte repeinte de frais (la « grüne Minna ») avec gyrophare, et deux casquettes flambant neuves, et deux illicites dessous.

Oh là là, je suis sortie en flagolant. Ils m'ont bien regardée... et ils ont démarqué.

D'anciennes angoisses oubliées me sont remontées à la surface, j'étais verte, moi aussi! Enfin voilà. Plus que la Douane à passer, et je repars à tire-d'aile d'avion pour le plancher des vaches helvétiques.

Je vous raconterai ça dans une autre lettre, vu qu'il va falloir que je lève l'ancre dans dix minutes.

Chaudes amitiés, et pensées, à bientôt, votre vieille Tzigane.

*

Genève, le 6 octobre 1987.

Très cher Jean-Luc,

Je vous écris l'après-midi dans un restaurant où je me suis entraînée comme une bête écorchée en sortant de chez le gynécologue. Les coupes de champagne en avion, c'est fini... Je vais boire du thé avec un antibiotique, je me demande lequel

Quel bonheur aussi d'être seule en mon nouveau royaume : livres, silence, fleurs, images et douceur, la PAIX enfin car maintenant ils ont compris, on me fiche une paix royale, ils voient bien que je ne suis pas comme les autres, je navigue dans mon univers intellectuel bizarre, pour moi les choses ont une autre valeur, même la logique n'a plus sa loi. Il est bientôt 10 heures du matin.

Vous êtes pour moi comme un Tzigane qui dompte les chevaux, ils vous obéissent, forment autour de vous un ballet échevelé et minutieusement ordonné, composé, sculpté. Rien ne vous échappe, vous ne pouvez être trahi ni blessé, ils sont disposés autour de vous comme un jeu d'échecs dont vous êtes le créateur, le maître, le chef d'orchestre. Ah comme je suis heureuse ce matin en attendant le grand jour, demain, qui doit décider encore une fois de mon Destin. Comme je suis heureuse de pouvoir vous écrire, de si bien communiquer avec mes enfants... notre famille à nous c'est l'Amour, c'est la LIBERTÉ, ce sont les chaînes brisées transformées en guirlandes de fleurs. (Et d'épines de couleur.)

Quand je pense à demain, je me sens plus proche de la rupture d'anévrisme que de la samba brésilienne et pourtant je suis HEUREUSE de tout, de cette attente, du mystère de l'attente, de la folie et du délire de l'attente. À qui fait-on des cadeaux pareils? À moi bien sûr, et sur LE TARD, imprévisibles, tout en surprises même les plus violentes, car la souffrance est belle, fulgurante, ardente, je l'accueille et la serre contre moi comme une Amante, la dernière, la brûlante, l'innommable. Je ne sais si je vais clore cette lettre... il faut que je m'occupe du concours. On me pousse dans mes derniers retranchements, mes tranchées de résistance, ch

bien j'irai!! Il faut FORCER le Destin, le mettre à genoux, lui faire rendre gorge, à tout prix, à toute récompense aussi. Nous ne sommes que l'instrument tranchant, pas de pitié!! On n'en a jamais eu pour moi (à part mes sœurs tant qu'elles me croyaient victime, après j'étais la Judas de la famille!) et je n'en VEUX PAS (de la pitié). Qu'il fait doux, ce matin... clair malgré le temps brumeux. Encore une belle journée qui s'avance, j'irai à la conférence, mais pas trop longtemps.

On vient de me refaire une « morphine », je me sens reprise par la somnolence... Ce matin, c'est un nettoyeur qui vient de passer ici pour promener la serpillière ensavonnée sur le linoléum, un fort bel homme, ma foi, tout à fait « baisable », un de ces hommes du peuple, trapu, musclé, rustique comme on les aime... mais que puis-je faire, moi toute harnachée de plastique blanc en petits tuyaux?

Oh là là que j'ai envie de dormir! Je vais faire une petite sieste, une heure, maximum. Je *dois* travailler. Il est 11 heures du matin. Merde, le temps passe... je vous dis à très bientôt, pardonnez-moi toutes mes incartades « d'humeur ». J'embrasse vos belles palmes.

*

Cesco, 17 mai 2005.

Cher Jean-Luc,

Quelle chance j'ai, un très gentil infirmier français (accent de Toulouse, Breton?) a été d'accord d'aller à la réception me faire des photocopies de poèmes pour le concours! En effet, on a refusé de me débrancher, c'est la fin de la

chimiothérapie, d'ailleurs je ne tiens pas debout. Alors ça! Mon petit bureau déborde jusqu'à dans celui des infirmières, les poèmes voltigent de tous les côtés, et on travaille la main dans la main pour la Révolution des Putes!! Je n'en reviens pas du culot que j'ai, ici, c'est épatant, et mes livres et poèmes font le « tour médical » de la clinique.

Les chimiothérapies prennent un envol ésotérique!! Je suis enchantée. J'ai bien expliqué pourquoi je faisais ce concours à l'infirmier, pour montrer aux Féministes enrégées que les Putes ont un cerveau, alors qu'elles disent toutes dans les congrès abolitionnistes que nous n'avons « qu'un vagin » (et encore, paraît-il, complètement détruit). Oui, m'a-t-il répondu, c'est précisément ce qui leur manque! (Le vagin.) Voilà un homme plein d'humour, et intelligent, car il faut le savoir, ils n'ont pas non plus « que leurs seringues »!!

Oh je suis très contente ce soir, malgré « l'après-chimiothérapie » qui va commencer. (Passons.) Du coup, j'ai mis enfin tous mes poèmes en ordre. Tout ce retard, des photocopies déchirées, refaites, recommencées, provient du fait que je n'ai reçu que ce matin les dernières corrections du Secrétaire. Alors je vous laisse pour ce soir... je vais faire les dédicaces sur les recueils, « Hommage de l'auteur », c'est tout car je ne connais pas ces Dames du jury Louise Labé. Elles vont faire des infarctus en recevant ces poèmes insolites et si durs! Tant mieux, ça va leur secouer les tripes.

Je suis allée à la conférence, qui ne m'a rien appris du tout. J'ai horreur de ces « Relaxations » où il faut « visualiser » les organes du corps et les « détendre » par des « exercices mentaux ». Je préférerais laisser faire la nature. Boire un bon coup de Rouge. (À défaut, maintenant, il est remplacé par la Morphine.)

Un rossignol chante, là dans le buisson. Il est FOU, ce n'est pourtant pas la nuit! Il fait peut-être, lui aussi, ses « exercices »... Il est bientôt 8 heures du soir. Je m'aperçois tout à coup que le délai pour l'envoi des poèmes est le 20 mai! (et non le 30 comme je croyais). Tant pis, je les envoie quand même. Ah, ce Secrétaire Toxico! Si ça rate, ça sera sa faute. Ça sera un acte Révolutionnaire *gratuit*. Les seuls valables, après tout.

Et il faudra quelqu'un pour les porter dare-dare à la poste! (Je trouverai.) Ah quelle « Emmerderie », comme disait le Travesti de Zurich à l'époque où je faisais des Clients chez lui... (quand le Client ne venait pas). Ça alors! J'ai des hallucinations. J'ai cru entendre « chanter » la machine à perfusions... non c'est le rossignol dans le buisson tout près!! Deviendrais-je une véritable morphinomane sur le tard? Tout est étrange, ici!

Minuit.

Je m'étais juré de ne plus vous parler de rien, mais je ne peux m'en empêcher et tout passer sous silence... c'est étouffant. L'après-chimio se fait très dure mais il n'y a pas que ça.

J'ai tellement hurlé quand l'infirmier et l'infirmière sont venus plusieurs fois m'interrompre que tout s'est emmêlé sur mon lit, que j'ai dû tout réassortir et retrouver, les photocopies étaient sens dessus dessous, et évidemment, j'ai vomie, de rage, de désespoir, d'épuisement... l'infirmière est revenue, seule, après, avec un air désolé pour me proposer de m'aider (à tout remettre en ordre), ce qui est évidemment impossible, mais cela m'a beaucoup touchée. Vraiment, ici

c'est à la fois le Paradis et l'Enfer, il faut s'y faire. Je vous laisse pour continuer ce travail, je suis exténuée. Mon fils Boris vient demain matin à la première heure pour tout ramasser et poster en « prioritaire ». Cette semaine va être abominable (cinéaste espagnole!). Rien qu'à l'idée de devoir refaire mes ongles, j'en deviens folle. Er les yeux, donc, et aplatis les cheveux qui se dressent comme des épines de hérisson en colère!! Après peut-être, enfin la Paix?!

Et peut-être aussi l'ÉCROULEMENT général!! J'hallucine de plus en plus, je vois des Monstres dans la chambre... J'ai sur les mains une résille de veines bleues diaphanes, elles sont comme des ailes de libellules. J'ai vomi encore, j'avance dans mes envois. Blas

Le 18 mai, 9 heures du matin.

Cher Jean-Luc,

Il paraît que le reportage de *L'Illustré* est sorti (j'ai téléphoné à ma gentille vendeuse de journaux). Marie-France et Boris vont venir m'en apporter, j'en glisserai un dans cette enveloppe pour vous. Le dernier envoi pour « Louise Labé » est cette nuit et terminé ce matin à 9 heures. Je suis si faible que je n'ai pas la force de me tourner dans mon lit. Entre les hurlements, nausées, vomissements, morphine, tintamarre vocal du rossignol qui n'a pas arrêté, thermomètre, crises de nerfs, etc. Enfin tout est fait. Je vais m'écrouler et dormir...

Tout m'est égal maintenant. J'entends roucouler, roucouler... un pigeon médical mécanique? Un vrai, dehors?

Un « mental », schizophrénique? Je ne cherche même plus à le savoir. Mais j'apprécie. Les Oiseaux et les Fleurs (mais pas ces horribles gros insectes velus inconnus qui naviguent le soir à ma lampe et sur les murs, oh non!!). Oui je suis « aimantée », envoûtée par la présence des plumes et des pétales, ce sont mes nouvelles parures, mes universités à moi, mon cours de danse quoique immobile. Jusqu'au bout, ils m'auront rendue heureuse.

Cher Jean-Luc, je vais m'étendre, bercer mes douleurs... Je vous embrasse très fraternellement.

*

Cesco, Genève, le 26 mai 2005.

Devrière la Hire

Cher Jean-Luc Hennig,

Il est bientôt 10 heures du matin. Aux dernières nouvelles, la docteure en chef vient de m'annoncer que j'aurais éventuellement une « thrombose » dans la jambe et le genou gauches qui ont enflé depuis quelques jours (et d'ailleurs désenflé un peu depuis cette nuit car on m'a mis un coussin pour la surélever). Enfin on va s'occuper du problème. Le radiologue étant absent du Cesco aujourd'hui, on prévoit un transport pour un examen à l'hôpital en ambulance, et suivant les résultats on fera des piqûres pour le cœur, que le « caillot de sang » qui s'est formé soit dissous avant de me tuer définitivement!! Vous parlez d'une histoire, toujours des « contretemps ».

À part cela, je me suis retrouvée pendant plusieurs jours dans une sorte de demi-coma où je ne pouvais plus ni écrire,

ni lire, ni penser... et j'ai même pleuré une partie de la nuit en me disant que je n'avais plus *rien*, que le cerveau était *bousillé* et ça je n'accepte pas, c'est la seule chose qui me reste. Donc j'ai réagi « pour le mieux » et hier j'ai pu écrire, lire, m'asseoir dans mon lit, oh ce n'était pas le grand flam-boisement intellectuel, mais je suis de nouveau en état de *fonctionner*, c'est l'essentiel pour moi. Et même en ce moment je me force à vous écrire, il le faut. Et j'en ai du plaisir, malgré un état de faiblesse et de nausées avancé. On ne m'oblige même plus à « faire ma toilette » à la Suisse! Les Tziganes ne sont pas « suisses ». Ils aiment, dansent, chantent dans leur peau à l'état sauvage, nous ne sommes pas des passeports trempés dans la soude!! De temps en temps je me passe de l'eau de Cologne, ça suffit. Et il y a tant de parfums de fleurs, dehors! Et de chants d'oiseaux!!

Je suis comme un tout petit chihuahua qui trotte derrière vous, il n'aboie même plus, il lèche le sol sur vos pas, tout heureux de sa nouvelle « fortune », le beau cadeau qu'on me fait de vouloir rééditer *La Passe imaginaire* mais je voudrais que ce deuxième livre de « Lettres » soit une œuvre à part, entièrement original et nouveau, et je suis sûre qu'il marchera indépendamment du reste, ça montrera cette lutte féroce, impitoyable pour faire reculer un Cancer même en « phase terminale », le tenir à distance comme un Dogue affamé mais encore impuissant, face à la VIE elle-même, à la Poésie, à la FOLIE même, ça peut aider les gens à se battre, à ne pas s'écraser devant l'Inéluctable échéance, à survivre, à se rire de sa propre faiblesse. Oui, en ce moment même, j'ai des douleurs violentes dans le ventre malgré la morphine qu'on vient de m'injecter, je ne veux pas me RENDRE. Ce n'est pas

elle carus poète 352 vie

du courage, non, c'est l'Amour de la Folie de Vivre, du Printemps, du Sang qui bat encore!!

Il faut suivre ses instincts, l'intelligence n'a rien à voir. Les innombrables feuilles si magnifiquement vertes des arbres et des buissons dehors n'ont pas demandé à éclore... ça jaillit, ça s'allume, ça foisonne sans raison, sans qu'on leur demande, c'est la beauté, la furie, la FUREUR d'éclater, de remplir encore une fois un jardin de recommencement du monde qui sévit malgré nous, face à la MORT, splendide-ment agrippée à leur falaise dans le vide du Cosmos! Je suis ce vide et je suis ce Cosmos aussi, je fais partie d'un TOUT. On ne peut pas trahir.

Je suis toujours « attachée » à mon lit par des perfusions nuit et jour... Quelle chance j'ai d'être encore là, vivante, frémissante, habitée par un espoir fou qui reste le *seul*, le *véritable*.

J'ai découpé pour vous dans le nouveau numéro de *L'Illustré* d'hier ce magnifique reportage sur le Cirque Zingaro, ce spectacle de Chevaux dressés au « naturel » qui vous va si bien, je ne me lasse pas d'y penser, de l'admirer. Je vous le donne bien sûr. Il y a là des correspondances et une complexité évidentes entre la force et la vérité du cheval à « l'état brut » (surtout les « Sauvages » d'Argentine), avec cette pureté, cette volonté d'être, d'exister, peu importe qu'on soit homme, femme ou cheval... il faut « bander », danser, s'amalgamer aux violences primitives de la Nature et de ses impératifs VIERGES. Odeur, soyeux et velours musclé du cheval et sueurs, galop, violence de l'Homme (surtout sexuelle), délire Orgasme de la Femme. Oui je suis très heureuse en ce moment d'extase et de grâce. Oui, très

heureuse... on trouve du bonheur partout, et surtout sans le chercher!

Une magnifique pivoine blanche déploie ses jupes sur ma fenêtre, souvenir d'une visite qui m'a pourtant beaucoup contrariée... mais c'est vrai qu'elle est belle, trop loin de moi d'ailleurs pour me livrer son parfum, mais sa beauté satinée est intacte. Je ne veux plus « m'encombrer » de rien de superflu, comme vous savez!

Oh j'ai très mal, peu importe... Ça passera comme le reste.

Votre carte à l'encre verte est pour moi un talisman merveilleux, je ne la quitte pas des yeux! Quel cadeau vous me faites! Je vous embrasse, cher Jean-Luc, à bientôt.

MORT D'UNE PUTAIN

*À Gabrielle Partenza,
À toutes,
À nous autres.*

Enterrez-moi nue
Comme je suis venue
Au monde hors du ventre
De ma mère inconnue

Enterrez-moi droite
Sans argent sans vêtements
Sans bijoux sans fioritures
Sans fard sans ornement
Sans voile sans bague sans rien
Sans collier ni boucles d'or fin
Sans rouge à lèvres ni noir aux yeux

De mon regard fermé
Je veux voir le monde décroître

1/6 Hauser Lda, 2019, esaa

Biella 



SWISS
MADE 

Art. 0170401



7 611365 2

